

Le Samedi

VOL. IV.—NUMERO D'ETE

MONTREAL, AOUT 1892

10 CENTIMS

SONGES D'ETE



Ses paupières battent des ailes
Sur leurs globes d'argent bruni,
Et l'on voit monter ses prunelles
Dans la nacre de l'infini.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

Prix du Numéro d'été: 10 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, AOUT 1892



Le bonheur vrai se paie peu. S'il coûte trop
cher, il est faux.

Il faut souvent changer d'opinion, pour être
toujours de son parti.

La fortune n'est pas dans ce qu'on gagne, mais
dans ce qu'on sait conserver.

Savoir se rendre heureux voilà la sagesse, y
rendre les autres c'est la vertu.

Contrairement à ce qui a lieu pour l'avocat
d'un criminel, le chasseur doit attaquer l'éléphant
pour prendre sa défense.

—Quelle diable de chose, disait un bon curé, en
parlant d'un critique grincheux. Il ne peut pas
digérer les prêches, et il ne cesse d'en manger.

Descartes a dit :

Mille francs de rente de patrimoine valent
mieux que les appointements d'un premier mi-
nistre.

Dans les familles, le piano a tué le silence
d'abord, le recueillement, puis l'amour des livres
et des lectures qui charmaient jadis les soirées
d'hiver.

Quand la conscience parle, il ne faut que l'é-
couter, et la suivre; tant pis si le chemin par où
elle vous mène n'est pas toujours sans épines et
sans douleurs.

UNE VRAIE GAMME

Chantée à Genève au citoyen Pрудhon :

Ut-opiste infernal, sans Dieu comme sans âme,
Ré-trograde prôneur d'un vieux système usé,
Mi-racle d'impudence en ce siècle abusé,
Fa-vorable aux fripons, dont tu fais la réclame,
Sol-eil dont la lumière est propice au voleur,
La terre connaîtrait ta funeste valeur,
Si tout homme de sens te chantait cette gamme
Ut-opiste infernal, sans Dieu comme sans âme.



Sous le vieux chêne, au frais du soir,
Il est doux de venir s'asseoir,
Ouvrant les yeux et les oreilles
À ce spectacle de verveilles
Depuis l'humble brin de gazon
Jusqu'aux pourpres de l'horizon.

Les grands bœufs font de la musique,
Et leurs lointains mugissements
Réveillent les échos dormants
Comme un son de trompe rustique.

La cigale dans les halliers
Fait grincer son aigre crécelle;
À l'ombre des hauts peupliers
Gémit la tendre tourterelle.

L'oiseau gazouille sur la tour,
Les moutons bêlent dans la plaine,
Et les coqs, dans la basse-cour,
S'égosillent à perdre haleine.

On entend au fond du marais
Coasser la verte grenouille;
Dans le verger mûraux citrouille
S'assied à l'aise et prend le frais.

Du soleil les rayons obliques,
Inondant les bois empourprés,
Les transforment en basiliques
Dont les piliers sont tout dorés.

Dans l'universelle harmonie,
Chaque être a ses accents divers;
C'est la mélodie infinie,
C'est la splendide mélodie
De la harpe de l'univers.

Mais voici qu'un grand voile d'ombre
S'abaisse du firmament sombre,
C'est la nuit qui vient à son tour;

La lumière au couchant recule
Et le calme du crépuscule
Succède à tous les bruits du jour.

De la forêt à la prairie,
Du val au coteau frangé d'or,
Tout est douceur et rêverie
Dans la campagne qui s'endort.

C'est l'heure assoupie et sereine
Où la nature souveraine
Sur le monde épanche la paix;
L'heure où tout être se recueille:
L'âme, l'oiseau, l'herbe, la feuille,
Les champs déserts, les bois épais.

Mais qu'entends-je? Un flot d'harmonie
Jaillit du salon entr'ouvert,
Et sur la campagne endormie
Fait planer un nouveau concert...

Sur l'ivoire aux touches dociles
Le contact de deux mains agiles
Réveille mille bruits charmants;
Le clavecin, comme une lyre,
Chante, gémit, prie et soupire,
Exprime tous les sentiments.

Ce que l'âme a de poésie,
Ce que la fleur a d'ambrosie,
Ce que le printemps a d'éclat,
Ce que le jour a de lumière,
Ce que le cœur a de prière,
L'instrument redit tout cela!

Voix du ciel et voix de la terre,
Voix du silence et du mystère,
La musique est l'art magistral;
Ange de lumière et de flamme
Dont les ailes emportent l'âme
Aux régions de l'idéal!

LE SOUFFLAGE D'UNE BOUGIE

Essayez de souffler sur une carte de visite in-
terposée entre la bougie et vous, ou sur un de ces
petits écrans en carton dont sont munies les bou-
gies du piano ou de la table de jeu; il est évident
que la bougie ne s'éteindra pas, puisque l'air ne
peut traverser le carton opaque; mais il se pro-
duira un fait curieux: la flamme de la bougie

viendra vers vous, inclinant sa pointe du côté
d'où vous soufflez, comme si elle était soufflée par
une personne placée en face de vous! Votre
souffle, frappant le carton de l'écran, a été ren-
voyé vers vous avec assez de force pour entraîner
avec lui une certaine quantité de l'air entourant
la flamme; celle-ci se trouve donc momentanément
dans un courant d'air allant en sens inverse
de votre souffle.

LIGNES ROGNÉES



BAIGNEUSES

Je ne sais rien de plus joli
Sur la plage au sable amolli,
Où l'on se presse,
Que ces baigneuses aux bras blancs,
Qui se livrent aux flots tremblants
Avec ivresse.

Je ne sais rien de plus charmant
Que ces cris, que ce mouvement
Sur les terrasses ;
Et ces petits romans d'amour,
Souvent ébauchés en plein jour,
Entre deux brasses.

La baigneuse arrive... Voyez,
Ses longs cheveux noirs sont plongés
Dans la résille ;
Elle marche à tout petits pas...
Le sable même n'atteint pas
A sa cheville.

Les pieds nus dans ses brodequins,
Elle affecte des airs taquins,
Elle se cambre,
Si bien que lorsqu'elle a passé,
Il reste un parfum dispersé
De rose et d'ambre.

Tous ses gestes sont remarqués ;
D'indiscrètes regards sont braqués
Sur sa personne...
Elle sourit de tout cela,
Mais, sentant le froid près de là,
Elle frissonne.

Et pourtant elle est brave, allez !
Au milieu des flots affolés
Elle se lance
Comme au sein de son élément,
Et la voilà qui, lentement,
Nage en silence.

Son large peignoir est jeté,
Comme ses souliers, à côté
De sa cabine...
Mais la mignonne y songe peu,
Elle est tout entière au flot bien
Qui la lutine.

Tout son corps tremble de plaisir ;
Elle s'abandonne à loisir
A la marée
Qui la berce comme un amant,
Au point qu'elle semble un moment
Presque égarée.

Rien n'est meilleur, en vérité,
Qu'un long bain dans ces jours d'été
Tout pleins de rêves,
Où le soleil, splendide encor,
Sème de la poussière d'or,
Le long des grèves.

C'est un adorable tableau :
Au loin on voit glisser sur l'eau
Les barques frêles,
Si légères à l'horizon
Qu'elles imitent le frisson
Des hirondelles.

Dans ce cadre délicieux,
Où les moindres splendeurs des cieux
Sont merveilleuses,
Sous ce soleil rose et élément,
Je ne sais rien de plus charmant
Que ces baigneuses.

PAUL LABÉ.

Le théâtre tragique a le grand
inconvenient moral de mettre trop
d'importance à la vie et à la mort.

Jobin plaidait contre son relieur. Son débat ayant produit de curieux contre-sens par suite de mots rognés, nous en citons ici quelques passages que les journaux ont rapportés :

Le Juge.—Reconnaissez-vous que le demandeur a travaillé pour vous ?

Jobin.—Joli travail... Je lui en forai mon compliment un de ces jours, quand il repassera... C'est comme si, après m'avoir jeté un pot à fleurs sur la tête, il me demandait une indemnité pour la casse... il peut en rire... Permettez-moi d'en rire.

Le Juge.—Mais enfin, que lui reprochez-vous ?

Jobin.—Voici le fait ; il est odieux... Je suis abonné au *Corsaire* depuis cinq ans... cette feuille me plaît... elle est fort gaie, je suis fort gai, nous sommes faits l'un pour l'autre. (Rires.) Un jour, il me prit l'envie de faire relier ma collection... j'ai eu l'imprudence de la confier à cet être (il montre son adversaire). Ça s'intitule relieur, ça... si ça ne fait pas suer... Faites des bottes de foin, mon cher, reliez des asperges... mais des livres, plus souvent ! (On rit.)

Le Juge.—Modérez vous, et n'insultez personne.

Jobin.—C'est vrai, je m'exalte, j'ai tort... Je reviens au fait. Ce délicieux, ce charmant, cet adorable relieur... c'est écrit sur sa boutique, parole d'honneur : *M. D...*, relieur... Enfin, ce délicieux, ce charmant, cet adorable relieur me garda ma collection trois mois : premier grief... Je continue. Au bout de ce laps de temps, il me la rapporte rognée, à ce qu'il disait ; j'examine la four-niture... Au dehors, ça pouvait encore passer... mais voilà que je m'avise d'ouvrir un volume... (Elevant la voix.) Oh ! grands dieux ! que vois-je ? pas de marge, pas la moindre petite marge... Bien mieux, l'impression même était rognée... l'instrument tranchant avait mordu sur presque toutes les colonnes.

Le Relieur.—C'est faux !

Jobin.—Ah ! c'est faux... Je suis enchanté que vous ayez dit ça... J'ai ici la preuve ; j'ai apporté un volume de ma malheureuse collection.

(Au juge.) Vous allez voir dans quel état il l'a mise... et si ça ne criait pas vengeance... Tenez, je vais vous citer des exemples sur différentes divisions du journal. Com-

LE ROI VACANCES



Présidant le conseil de ses ministres.

mençons par la politique ; je lis, page 30 : *Le gouvernement marchera toujours mal avec un cor...* (On rit.) Il y avait avec un cortège de flatteurs." Mais ce n'est rien encore. Passons à la politique extérieure ; je lis page 203 : "*En ce moment la Grasse d'olive...*" (Hilarité.) Je vois demande pardon du calembour... Monsieur a rogné la suite : "*La Grèce doit... veiller à ses intérêts.*" J'arrive à l'article théâtre où je trouve : *La voix de Madame Stol: est tous les jours en progrès, c'est la voix d'une sy...* (Rires.) Le reste est coupé... "*La voix d'une syène.*" Je termine par deux autres citations. Dans un article de modes, on peut lire : *Le salon des Modes Françaises, 20, rue d'Antin, est toujours cité par ses cha...* (Grande hilarité.) Sous-entendu "peaux." Et enfin, dans un article de critique littéraire, je vois : *Madame Anaïs Ségalas vient encore de mettre au jour un petit vo...* (Explosion de rires.) La fin manque... L'auteur a voulu dire *volume*. (On rit.) Je crois n'avoir pas besoin de vous en dire davantage, et vous comprendrez maintenant pourquoi je refuse de payer à Monsieur le montant de sa facture. Quant aux dommages-intérêts auxquels j'aurais droit... eh bien, voyons, je suis généreux, j'y renonce, j'y renonce, (avec éclat) j'y renonce ? (On rit.)

La demande du relieur est repoussée.

L'homme pauvre, mais indépendant des hommes, n'est qu'aux ordres de la nécessité. L'homme, riche, mais dépendant, est aux ordres d'un autre homme ou de plusieurs.

Il y a, entre l'homme d'esprit méchant par caractère, et l'homme d'esprit, bon et honnête, la différence qui se trouve entre un assassin et un homme du monde qui fait bien les armes.

Quand on soutient que les gens les moins sensibles sont, à tout prendre, les plus heureux, je me rappelle le proverbe indien : Il vaut mieux être assis que debout, être couché qu'assis ; mais il vaudrait mieux être mort que tout cela.

UNE RENCONTRE IMPRÉVUE



Qui a eu le plus peur ?

LES PLAISIRS DE LA PLAGE



Ah ! comme il est brillant, le sable où leurs pieds nus
Tracent en se jouant des signes inconnus !
Et, comme des vieillards moroses,
Les vagues du reflux s'éloignent en gromlant,
Pour revenir bientôt et laisser cependant
Des flocons blancs dans leurs mains roses.

LES MOISSONS

Le Tout-Puissant à chaque créature
Sut ici-bas préparer son butin :
Petits oiseaux reçoivent leur pâture,
Le ciron même a sa part du festin.
Mais quant à nous, espèce plus vorace,
Nous mangeons tout : bonf, légumes, poissons
Du globe entier exploitant la surface,
Il nous faut les moissons.

Que deviendraient nos superbes provinces
Et nos cités où l'on aime à jouir,
Que deviendraient et les grands et les princes,
Si la famine allait nous assaillir ?
Il peut, un jour, sortir de la chaumière
Pour les châteaux de terribles leçons !
Afin d'avoir la paix sur cette terre,
Il nous faut les moissons.

De sa charrue en sillonnant le monde,
L'homme a trouvé la source du bonheur ;
Pour lui le sol doublement se féconde,
Mille plaisirs ont payé son labeur ;
Mais trop souvent le blé fourrit la paille
Qui sert de lit aux grabats, aux prisons,
Et l'orgueil crie au pauvre qui travaille :
Il nous faut les moissons.

Un chansonnier, notre meilleur modèle,
N'a-t-il pas dit : " Ah ! songez qu'ici-bas,
Riches humains quand la récolte est belle,
Le pauvre, hélas ! lui ne vendange pas ?"
Je sais fort bien qu'on laisse l'indigence
Glaner aux champs où nous nous engrais-
sons,
Mais, pour donner, ne disons point d'a-
vance :
Il nous faut les moissons.

A nos guérets le ciel propice envoie
Après la pluie une douce chaleur ;
Le paysan, alors rempli de joie,
Tout en chantant travaille avec ardeur.
Pour rappeler aux anciens du village,
Les gais refrains des anciennes chansons,
Pour répéter ces refrains d'âge en âge,
Il nous faut les moissons.

D'épis nombreux quand la terre est couverte,
Vous contemplez son plus bel ornement ;
Des prés fleuris on voit la robe verte
Border au loin des plaines de froment ;
Tout est richesse, espoir et poésie !
Oh ! chaque jour à table, redisons :
Pour bien dîner ainsi toute la vie
Il nous faut les moissons.

Combien de militaires distingués, combien
d'officiers généraux sont morts, sans avoir trans-
mis leurs noms à la postérité : en cela moins heu-
reux que Bucéphale, et même que le dogue espa-
gnol Bérétillo, qui dévorait les Indiens de Saint-
Domingue, et qui avait la paie de trois soldats ?

La pensée console de tout, et remédie à tout.
Si quelquefois elle vous fait du mal, demandez-
lui le remède du mal qu'elle vous a fait, et elle
vous le donnera.

RÉCEPTION ROYALE



*Car ils savent que le monsieur de la cité rapportera à lui tout seul pendant trois
mois plus que tous les produits de la ferme.*

Il y a une prudence supérieure à celle qu'on
qualifie ordinairement de ce nom : l'une est la
prudence de l'aigle, et l'autre celle des taupes.
La première consiste à suivre hardiment son
caractère, en acceptant avec courage les désa-
vantages et les inconvénients qu'il peut produire.

Le premier des dons de la nature est cette
force de raison qui vous élève au-dessus de vos
propres passions et de vos faiblesses, et qui vous
fait gouverner vos qualités mêmes, vos talents et
vos vertus.

LES PRODUITS D'UNE TONNE
DE HOUILLE

En soumettant à la distillation sèche une tonne
de houille, on obtient à cette heure en moyenne :

Gaz d'éclairage.....	770 à 900 pds. cubes
Coke.....	1360 lbs.
Eau ammoniacale.....	18 gallons.
Goudron de houille....	123 lbs.

Ce dernier, soumis à une distillation fraction-
née fournira :

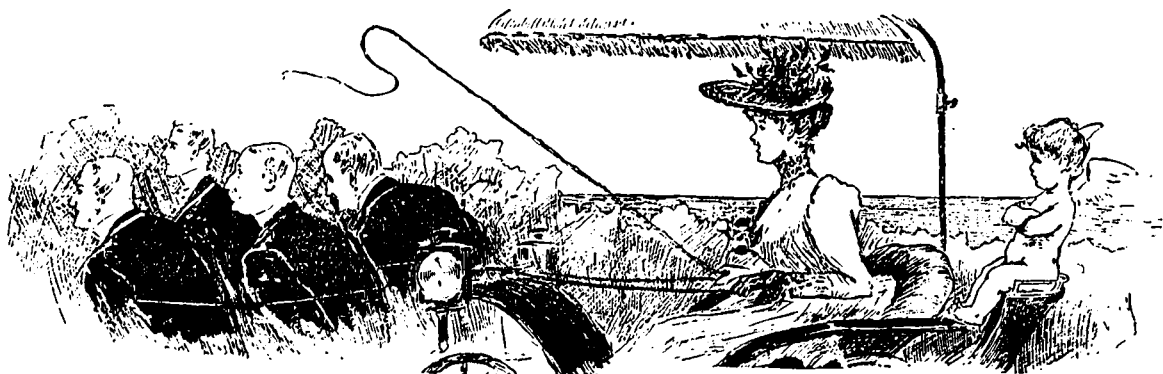
Brai.....	184 lbs.
Créosote.....	16 "
Huiles lourdes.....	12 "
Naphte jaune.....	8 "
Naphtaline.....	6 "
Napthol.....	4 "
Alizarine.....	2 "
Naphte soluble.....	2 "
Phénol.....	1 1/2 "
Autrime.....	1 "
Aniline.....	1 "
Toluidine.....	1 "
Anthracène.....	1 "
Toluène.....	1 "

C'est de ce dernier qu'on extrait
la saccharine qui sucre 230 fois
plus que le sucre ordinaire. Et l'on
n'est pas au bout des découvertes
à faire dans ce microcosme d'une
tonne de houille !

Il y a des hommes qui ont besoin de primer,
de s'élever au-dessus des autres, à quelque prix
que ce puisse être. Tout leur est égal, pourvu
qu'ils soient en évidence sur des tréteaux de
charlatan ; sur un théâtre, un trône, un écha-
faud, ils seront toujours bien, s'ils attirent les
yeux.

L'homme vit souvent avec lui-même, et il a
besoin de vertu ; il vit avec les autres, et il a be-
soin d'honneur.

EXCURSION D'ÉTÉ



L'Équipage le mieux dompté du monde.

MON PREMIER MEURTRE



N remontant aux jours de mon enfance, je la vois dominée par un doux et cher visage: celui de tante Marie.

Tante Marie était une vieille

fille, mais une vieille fille sans manies et sans égoïsme.

Elle ne possédait ni carlin, ni perroquet. Pas même une tabatière!

Je ne l'ai point connue jeune, — elle était sœur de ma grand'mère, — mais son âme avait gardé la candeur de l'enfance; et, quand nous causions tous les deux, il me semblait qu'elle n'avait comme moi que six ans.

Elle était peut-être laide?... je n'en sais rien. Moi, je la trouvais belle, aussi belle que la sainte Philomène dont le portrait masquait le vide laissé en été par le tuyau du poêle, au-dessus de la cheminée.

Elle était constamment vêtue d'une robe en cachemire de couleur foncée, d'un petit châle à ramages sur lequel se rabattait une grande colerette, et d'une coiffe bordée à fins tuyaux.

Elle se tenait toujours au rez-de-chaussée, dans une vaste pièce un peu sombre, dont le fond était occupé par deux lits drapés d'étoffe rouge, entre lesquels une horloge balançait son pendule d'émail. En toute saison, j'allais, l'après-midi, à la sortie de l'école, goûter chez tante Marie.

En été, je la trouvais assise dans l'embrasure de la fenêtre, occupée à lire son livre d'heures ou à tricoter, en regardant les passants.

En hiver, elle se tenait au milieu de la pièce, à côté du poêle.

Dès que je soulevais le loquet de la porte d'entrée, sa voix douce s'élevait et demandait avec une intonation joyeuse:

— Est-ce toi, mon charmant?

— Oui, tante...

Et je m'élançais vers elle, je grimpais sur ses genoux, je la dévorais de baisers, froissant sans pitié sa colerette et sa coiffe en roulant ma tête sur son épaule... Ah! comme je l'aimais!...

Parfois, ma mère me chargeait de porter à tante Marie quelque mets friand.

Alors, oh alors! c'était autre chose.

Je prenais à peine le temps de l'embrasser, puis, la main sur le couvercle de mon petit panier, je lui criais: "Devine!"

— C'est peut-être un bon petit "millet"?

— Non.

— Des gaufres?

— Non, non, non...

Et quels cris de joie, quels baisers, quels rires quand elle avait trouvé!...

"Dis donc, tante, je fais comme le petit Chaperon rouge, hein? Seulement, je n'ai pas rencontré de loup... Oh! si j'avais rencontré un loup et qu'il m'ait suivi!... Il pousserait la porte bien fort, mais moi, je prendrais le grand couteau et je le tuerais."

Elle avait l'air d'y croire et je me redressais tout fier, en murmurant:

"C'est que je suis brave, moi!"

Il arrivait aussi que j'avais été grondé, — oh! toujours injustement, — et que mes larmes se trouvaient encore écrites sur mes joues mal débrouillées.

Ces jours-là, tante Marie doublait la dose du sucre dans "ma trempée" et m'abandonnait tout le pot de confitures, et je voyais bien qu'elle était indignée qu'on eût osé me faire pleurer.

Quand j'avais fini de goûter, j'apportais ma petite chaise devant elle, je m'asseyais de façon à pouvoir appuyer mes deux bras sur ses genoux et nous babillions ensemble.

Nous parlions du Clos de Mai où les cerises étaient mûres, et que nous irions visiter le jeudi suivant, ou bien de la poule blanche qui venait de chanter et dont je mangerais l'œuf le lendemain, ou bien encore du rosier qui commençait à fleurir...

Ce rosier, un superbe et gigantesque bengale, constituait à lui seul tout le parterre de tante Marie.

Il occupait l'angle de la maison, dans la cour, au midi. Il fleurissait avec une telle profusion que nous pouvions cueillir, chaque jour, un bouquet pour orner le petit reposoir de tante, sans qu'il y parût et qu'à l'automne, le sol autour de lui était encore jonché de roses effeuillées comme les rues du village, le jour de la Fête-Dieu, quand la procession vient de passer.

Tout à côté, le pied abrité par des pierres pour empêcher les poules de gratter le terreau, poussait une treille vigoureuse.

C'étaient avec le vieux cognassier, qui ombrageait le portail, les seuls ornements de la cour.

Mais tante Marie, l'ayant toujours vue ainsi, l'aimait et n'y voulait rien changer.

Au commencement du mois de juin, je m'étais assis à ma place habituelle après avoir fini ma tartine, et je me disposais, je m'en souviens, à questionner tante Marie sur le temps "où elle était petite," ainsi que cela m'arrivait quelquefois, quand je la vis me regarder d'un air singulier et sourire.

Puis elle me dit à voix basse, comme on parle des choses mystérieuses:

"Il y a un nid..."

— Un nid! murmurai-je en joignant les mains, un nid!...

Je ne demandai pas même où se trouvait ce nid. Je savais bien d'avance que ce ne pouvait être ailleurs que sur le rosier.

"Allons le voir, tante, veux-tu?"

— Tu n'y toucheras pas?"

— Non, non."

Nous voilà partis.

Nous marchions sur la pointe du pied.

Elle riait doucement et moi je lui serrais la main bien fort, tout ému à la pensée de ce petit nid caché parmi des roses.

Arrivés auprès de l'arbutus, tante Marie m'enleva sur ses bras, et m'indiquant un petit amas d'herbes sèches, placé sur un rameau flexible:

"C'est là," me dit-elle à l'oreille.

Je regardai longtemps avant de rien distinguer. Enfin j'aperçus au milieu du feuillage un petit œil inquiet, brillant, qui m'observait.

"C'est la fauvette, m'expliqua tante Marie. Elle couve.

— Mais je ne vois pas les petits.

— Ils sont encore dans la coquille."

J'en rêvai la nuit.

Le lendemain, à l'école, je fus d'une sagesse exemplaire. Je lus sans faute, j'appris ma fable tout seul et je fis trois rangs à la tapisserie que l'impartialité de sœur Epiphane imposait à tous ses élèves, filles ou garçons.

Je redoutais si fort — ce qui arrivait, quand je m'étais montré rebelle — d'être privé d'aller rendre visite à tante Marie.

Mais au bout de quelques jours, je commençai de trouver que les oiseaux restaient bien longtemps dans leur coquille. Je ne pouvais plus dominer mon impatience. Il me prenait des envies de leur aider à en sortir.

Enfin, un après-midi, l'air affairé de tante Marie me révéla, dès que j'entrai, qu'il devait y avoir du nouveau et je demandai, anxieux:

"Eh bien?"

— Ils sont éclos cette nuit, me dit-elle tout bas."

Nous baissions toujours la voix quand nous parlions du nid.

"Combien y en a-t-il?"

— Cinq.

— Cinq! Ils sont cinq dans ce petit nid? Comment peuvent-ils bien y tenir?"

Je refusai de goûter avant de les avoir vus. Mais je fus bien désappointé. Moi qui me figu-

rais les oiseaux sortant de l'œuf emplumés de pied en cap, je vis cinq petits corps tout nus, si nus que je suppliai tante de leur coudre bien vite de petites chemises.

Elle se mit à rire et me montra la fauvette qui arrivait à tire d'aile.

C'était l'heure du repas.

Les petits ouvraient des becs énormes et tendaient leurs cous décharnés. La mère leur distribua la provende qu'elle rapportait, puis, lentement, avec mille précautions, elle se plaça de façon à les abriter tous.

"Tu vois qu'ils n'ont pas besoin de chemises, me dit tante. Le bon Dieu a pourvu à tout."

Le mâle, qui avait observé cette scène, de la branche du cognassier où il était perché, se mit alors à chanter tout doucement, comme pour endormir sa couvée.

Mais à peine avait-il jeté quelques notes, que je vis accourir le chat d'un voisin, un gros chat noir à la prunelle jaune, qui venait parfois rôder dans la cour.

Il sortait du fenil et descendait l'échelle en huant l'air avec une mine gourmande.

"Pourvu qu'il ne découvre pas notre nid", murmura tante Marie soucieuse...

Cependant, les oisillons se transformaient peu à peu et devenaient tout à fait jolis. Au duvet grisâtre qui avait constitué leur premier vêtement succédaient des plumes bien lisses. Parfois, en l'absence de leur mère, ils agitaient leurs ailes comme pour les essayer.

"Ils ne tarderont pas beaucoup à sortir du nid", me dit tante Marie.

Cette nouvelle me causa un gros chagrin. Je m'étais attaché à eux. Et il me semblait qu'eux aussi devaient avoir de l'amitié pour moi. Ils ne me témoignaient nulle frayeur quand je me penchais sur la touffe de roses qui leur servait de toiture.

"Ils s'en iront?... bien loin?... Ils ne reviendront plus? demandai-je le cœur serré.

— Non. Ils iront à leur tour faire des nids dans quelque buisson.

— Tante", murmurai-je tout bas, en rougissant de plaisir à la pensée que mon souhait pouvait se réaliser, "tante, ... j'en voudrais un.

— Tu voudrais une fauvette, pour la mettre en cage? Autant vaudrait pour elle tomber sous la dent du chat, mon trésor... Comment la nourrirais-tu? Ces oiseaux-là ne vivent que d'insectes.

— Parce qu'ils n'ont jamais goûté à du sucre ou à du biscuit...

— Je te dis qu'elle mourrait, insista tante Marie. Je te donnerai à la place un habit de velours et un cheval mécanique.

— Je veux bien l'habit et le cheval, mais je veux aussi la fauvette. Je la veux absolument, et... je l'aurai, dis-je, en lançant à la tante Marie un regard de défi.

— Oh! murmura-t-elle tristement, tu me désoberais?"

Je baissai sournoisement la tête sans répondre. Ce jour-là, pour la première fois, nous nous quitâmes fâchés.

Pauvre tante Marie! je suis sûr qu'elle n'en dormit pas.

Le lendemain, dès qu'elle m'aperçut, elle me dit avec son bon sourire:

"J'ai déjà écrit pour demander l'habit et le cheval.

"Je m'informerai: tu les recevras bientôt."

Mais je ne fis aucune allusion à ce qui s'était passé, et tante Marie put croire que j'avais déjà oublié mon caprice de la veille.

Oublié! Je ne pensais pas à autre chose. Seulement, j'avais compris que si je voulais arriver à le satisfaire, il n'en fallait pas parler.

La cage était déjà dans ma chambre, nettoyée et pourvue d'augets. Il n'y manquait plus que le nid.

Je le confectionnai le lendemain, avant de partir pour l'école, avec du duvet arraché au manchon de ma sœur et le sac de lustrine verte du jeu de loto.

Je demandai du sucre à ma tante, je mis en réserve les biscuits de mon dessert, j'adjoignis à ces provisions un pied de jeune salade et du mouron; je poussai même la prévoyance jusqu'à suspendre au-dessus du nid un gros bouquet de ro-

ses, afin que ma fauvette ne se trouvât pas trop dépaycée.

On était au mercredi.

Le lendemain, je partis de bonne heure, emportant ma cage, qui était toute petite, sous mon tablier.

J'ouvris bien doucement la porte du corridor, je me faufilai dans la cour, muni d'une chaise que j'avais pris en passant à la cuisine, et je m'approchai sans bruit du rosier.

Lorsque je fus hissé sur ma chaise je vis les oisillons jacasser et se battre à propos d'une araignée dont ils se disputaient les débris.

"Faut-il être affamé pour manger des araignées ! pensai-je. Le mien va-t-il être heureux de vivre de biscuit !"

Et je les regardais, ne sachant lequel prendre. Dès que j'avais la main pour en saisir un, les autres me semblaient plus vifs et plus jolis que lui.

Tandis que je restais ainsi perplexe, hésitant, je sentis tout à coup une pluie de graviers me tomber sur le dos.

Le chat noir descendait le long du bâtiment en se cramponnant à la treille.

lais la petite fauvette. Je la voulais d'autant plus ardemment qu'il ne me restait pas le choix... L'idée que le chat pourrait s'en emparer me transporta de colère.

Je ramassai au pied de la treille un gros pavé, et au moment où il faisait un bond, je le lui lançai dessus.

Il retomba, la tête broyée entre la pierre et la muraille.

Je restai immobile, épouvanté de ce que j'avais fait. Il se débattait en miaulant d'une façon horrible. Dans un effort désespéré, il parvint à dégager sa tête ; ses yeux sanglants sortaient de l'orbite et ses lèvres, retroussées par un affreux rictus, laissaient voir ses dents aiguës.

Soudain, il roula sur lui-même... Je crus qu'il arrivait sur moi... Je poussai un cri épouvantable et je m'enfuis en courant.

Je traversai tout le village sans ralentir le pas. Tante Marie, qui m'avait entendu, me suivait. Elle arriva presque en même temps que moi à la maison et se trouva juste à point pour me relever... Aveuglé par les larmes, j'étais tombé sur l'angle de l'escalier et je m'étais fendu la tête...

les chats avaient la vie dure... Ainsi j'avais tué ! j'étais un meurtrier !

Cette idée me bouleversa au point que je fus pris de sanglots convulsifs.

Tante Marie m'embrassa avec sa tendresse accoutumée.

"Après tout, me dit-elle, voulant essayer de pallier ma faute à mes propres yeux, c'était un voleur d'oiseaux.

—Moi aussi, criai-je, je suis un voleur d'oiseaux. Je voulais..., je..., je voulais la fauvette.

—Je le sais, murmura tante Marie à mon oreille. J'ai trouvé la cage." Elle n'ajouta rien, pas un reproche... Mais lequel eût valu pour moi la tristesse avec laquelle elle prononça ces mots !

Plus d'un mois s'écoula sans qu'il fût à nouveau question du drame dans lequel j'avais joué un si funeste rôle.

Un jour, alors que nous causions, la poule blanche se mit à chanter. Tante Marie posa son tricot et se leva.

"Blanchette doit avoir fait son œuf, allons le chercher," me dit-elle.

Je pâlis... J'allais pour la première fois retourner dans la cour...



Il se battait les flancs de la queue, et, son regard, si endormi d'ordinaire, avait une expression féroce.

Je compris qu'il convoitait les oiseaux et j'eus un instant la pensée de les prendre tous les cinq. Mais j'avais si bien encombré ma cage qu'ils n'y auraient pas tenu...

Je fis un geste de menace et j'agitai vivement le pied de vigne.

Minet gronda, miaula, mais ne lâcha pas prise.

Je lui paraissais peu redoutable sans doute.

Il était parvenu à la hauteur du nid. En me penchant un peu, je pouvais presque l'atteindre. J'essayai. Mais la chaise perdit l'équilibre. Je me raccrochai au rosier, la douleur me fit lâcher prise et je tombai le nez dans les épines, entraînant le chat et le nid avec moi.

Je me relevai furieux. Le chat s'était acculé contre la muraille et semblait prêt à s'élaner... Je suivis la direction de son regard. Un oisillon, le plus faible, était là, par terre, essayant en vain de prendre son vol pour aller rejoindre ses frères sur le cognassier où ils s'étaient réfugiés.

Sans m'occuper des épines qui m'étaient restées dans le visage, je m'avançai... Moi aussi, je vou-

J'eus un bon accès de fièvre et je dus garder le lit pendant quelques jours.

Ma mère m'entourait de soins aussi tendres que de coutume ; mon frère et ma sœur venaient jouer avec moi, tante Marie passait de longues heures auprès de mon lit, mais il semblait qu'on se fût donné le mot ; personne ne m'adressait une question.

Et moi, qui avais sans cesse le chat devant les yeux, je n'osais rien avouer ni rien demander.

Enfin ma santé se rétablit et je pus retourner chez tante Marie. Des friandises de toute sorte m'attendaient. L'habit de velours et le cheval mécanique étaient arrivés de la veille. Mais j'étais triste.

Un remords m'oppressait et gonflait mon cœur d'un chagrin si gros, si lourd à porter, qu'au bout d'un moment je n'y tins plus. J'appuyais ma tête sur les genoux de tante, et, sans la regarder, je demandai, tout bas, comme si j'allais encore parler du nid :

"Le chat?... qu'est-il devenu ?

—Il est mort."

Je frissonnai. J'avais jusqu'ici vaguement espéré le contraire, ayant entendu dire souvent que

Tante m'avait pris par la main. Elle m'entraîna doucement, sans paraître remarquer mon trouble...

Le rosier était chargé de fleurs, le sol ni la muraille ne gardaient les traces du sang répandu... Il ne manquait que les fauvettes et le chat noir...

"Où l'a-t-on mis ? murmurai-je en cachant ma tête dans la robe de tante.

—Là," me dit-elle, en me montrant, au pied du cognassier, une place où l'herbe poussait haute et drue.

Je soupirai...

Alors, tante Marie m'enleva dans ses bras et me dit entre deux baisers :

"Tu es trop petit pour comprendre, mais rappelle-toi bien ce que je vais te dire, parce que, quand tu auras grandi, je ne serai plus là pour te le répéter, peut-être..."

"Sois toujours indulgent pour les fautes des autres, mon ange. La cage se trouve si souvent à côté du pavé !..."

Comme c'est loin, tout cela ! Pourquoi vieillit-on ? Pourquoi ces tendresses bénies vous laissent-elles en chemin ?...
PIERRE PERRAULT.

MIRAGE

Dans l'onde dormante des âges,
Reflet du ciel au flot resté,
Flotte l'ombre des doux visages
Qu'immortalisa la beauté.

La longue chevelure d'Ève
Et d'Hélène le front charmant,
Ainsi qu'au lac profond d'un rêve,
S'y mirent éternellement.

Bérénice y sourit encore
Et le regard d'or de Thibé,
Comme une pêche de l'aurore,
Y demeure à jamais tombé.

Portia, la belle Romaine,
De son teint y sème les lis,
Et Lesbie en pleurs y promène
Ses traits par les baisers pâlis.

Et, comme en un livre on vient lire,
Le regret des écarts passés,
Leurs noms qu'a consacrés la lyre
Jamais n'en seront effacés.

Pourtant leur beauté proclamée
Par l'écho d'immortels concerts,
Ne saurait pas être nommée
Près de la beauté que je sers.

O toi dont le charme dépasse
Tout ce dont les yeux sont charmés,
Tout ce que le temps et l'espace
Ont eu de trésors enfermés !

O toi dont la splendeur est telle
Que, par un penser surhumain,
On te prend pour une immortelle
Qui des cieux perdit le chemin !

O beauté qui fait mon supplice,
Je veux qu'en ce miroir flottant
Près de ton image pâlisse
L'image des belles d'autan ;

Et, qu'en cet océan du rêve,
Se reflète ton front vainqueur
Comme la lune qui se lève
Parmi les étoiles en chœur.

ARMAND SILVESTRE.

LE RETOUR A L'ANCIENNE MAISON D'ÉTÉ



Minnie. — Oh ! Vous avez gardé mes petits poulets de l'an dernier ! Vont-ils me reconnaître ?

LE CHEVAL DE COURSE ET LE TROTTEUR

Le cheval de course n'est pas une institution républicaine, le cheval trotteur en est une. Il n'y a que les gens très riches qui puissent entretenir des chevaux de course, et chacun sait qu'ils les gardent surtout comme des instruments de jeu au même titre que les tables de roulette. Il est un produit de deux phases de la société,—ou une civilisation excessive, corrompue, comme il s'en trouve dans les riches aristocraties et dans la vie insouciant des habitants des frontières et des aventuriers, ou la demi-barbarie d'une civilisation qui s'est fondue dans ses éléments primitifs. Le vrai républicanisme est rude et sévère ; son essence n'est pas dans les formes de gouvernement, mais dans l'omnipotence de l'opinion publique qu'il développe. Cette opinion publique ne peut empêcher le jeu aux dés ou sur les rentes, mais elle peut le réduire, et elle le réduit à un calme relatif. Mais la course de chevaux est la façon la plus populaire de jouer ; avec toutes ses immenses attractions pour les sens et l'imagination, le déguisement qui la couvre est trop léger, et chacun sait où elle veut en venir. Ses partisans sont les familles distinguées du Sud—charmantes gens, sans doute, mais pas foncièrement

républicains, au sens où nous entendons ce mot—quelques millionnaires du Nord, plus ou moins garnis de millions, qui ne représentent pas le vrai peuple, enfin la cohue de *sportsmen*, dont les meilleurs sont habituellement des oisifs, et les pires de très mauvais voisins à avoir près de soi dans une foule ou à rencontrer dans une allée sombre. En Angleterre, par contre, à cause des institutions aristocratiques, les courses de chevaux se développent assez naturellement ; la passion qu'elles inspirent s'étend, du haut en bas, dans toutes les classes, depuis la reine jusqu'au marchand de pommes. Londres, le jour du Derby, ressemble à un épi de maïs égrené ; pas un employé, à même de se procurer de l'argent pour louer une selle recouvrant une vieille rosse, qui puisse s'asseoir, le lendemain, sur son tabouret de bureau sans faire la grimace.

Eh bien ! c'est le cas de comparer, un instant, le cheval de course avec le trotteur. Le premier est utile, par hasard, mais de son essence, c'est un article de pari, tout comme le drôle de petit compère du joueur de gobelets. Le trotteur est essentiellement et quotidiennement utile, et ce n'est que par hasard qu'il devient un instrument aux mains des *sportsmen*.

Quelle meilleure raison vous faut-il pour expliquer que le cheval de course est surtout cultivé et atteint sa plus haute perfection en An-

gleterre, et que les trotteurs d'Amérique battent ceux du monde entier ?

Partout où va le trotteur, il emporte dans son train les omnibus animés, les gaies charrettes de boulangères—et portant les petits pains chauds, l'amusant fourgon du boucher, le vif cabriolet, la saine promenade d'après dînée avec femme et enfants,—toutes les formes de la bonté morale, excepté la vérité, qui est incompatible avec toute manifestation chevaline. Le cheval de course emmène avec lui le jeu, les imprécations, les jurons, les parties de boisson, les repas aux huîtres, et un dégoût pour les humbles cornottes et les vertus du moyen-âge.

Ah ! en passant, laissez-moi vous demander de ne pas appeler *course* un *match* au trot, et de ne pas parler d'un *cheval de race* comme *par sang*, à moins qu'il n'ait été récemment phlébotomisé. Je consens à ce que vous disiez *cheval de sang*, si cela vous plaît.

Quand on veut devenir philosophe, il ne faut pas se rebuter des premières découvertes alléchantes qu'on fait dans la connaissance des hommes. Il faut, pour les connaître, triompher du mécontentement qu'ils donnent, comme l'anatomiste triomphe de la nature, de ses organes et de son dégoût, pour devenir habile dans son art.

LES PLAGES FIN DE SIÈCLE



La tante. — Comment aimes-tu l'endroit, Lina ?
Lina. — Horrible ! Il n'y a pas un homme ici.

SOUS LES TOITS

Lorsque le ciel pleure sa pluie,
Que l'hirondelle s'est enfuie
Sous les toits ;
On aime le foyer qui brille,
La flamme qui craque et pétille,
Sous les toits.

Lorsque sous la plaque rougie,
Le gai grillon se réfugie
Sous les toits,
Sa gamme touchante et plaintive
Vous plaît, vous charme, vous captive,
Sous les toits.

Lorsqu'à ma vitre qui se gèle,
Le rouge-gorge bat de l'aile
Sous les toits,
J'entr'ouvre vite ma fenêtre,
Pour accueillir ce petit être,
Sous les toits.

Quand la bise souffle, plus forte,
Et qu'un pauvre frappe à ma porte,
Sous les toits,
J'accours, j'ouvre et lui donne vite,
Bon pain, bon feu, mon meilleur gîte,
Sous les toits.

Qu'il grêle, qu'il pleuve ou qu'il tonne,
Que le vent mugisse ou frissonne,
Sous les toits,
Je chante le bonheur sur terre,
Le vin qui coule dans mon verre,
Sous les toits.

Sous les toits j'aime la quiétude,
Et j'adore la solitude
Sous les toits ;
Loin du tumulte et de la foule,
Mon temps passe vite et s'écoule,
Sous les toits.

J'aime au ciel l'étoile qui brille,
Avec mes oiseaux je babille
Sous les toits ;
Avec mes souvenirs je cause...
Pourtant il me manque une chose,
Sous les toits :

C'est l'amour, ce charmant mystère,
Gazouillant son hymne légère,
Sous les toits ;
C'est une femme, c'est un ange,
Au chant plus doux que la mesange,
Sous les toits.

Ah ! si j'osais son nom vous dire...
Mais non ! je me tais et soupire
Sous les toits ;
Je souffre une douleur mortelle ;
Je l'aime, car c'est la plus belle,
Sous les toits !

ALBERT LAVIGNE.

LA GLACE CONSERVÉE

Dans les années où les gelées sont rares, mais où la neige abonde, on peut garnir les glaciers à peu de frais en comprimant la neige. Une presse à briques continue ou quelque autre appareil du même genre suffit parfaitement pour cela. On mélange convenablement avec la neige une très petite quantité (environ 1 0,0 en poids) d'eau aussi froide que possible, puis on soumet le tout à la pression la plus vigoureuse, tandis qu'on maintient la presse très froide à l'extérieur au moyen d'un mélange de glace et d'eau. On peut de cette manière obtenir des masses de glaces très dures et très fermes qui se conservent très bien et reviennent très bon marché. Ces briquettes ont en plus l'avantage de s'arrimer parfaitement dans la glacière, sans laisser ces vides qui permettent à l'air d'y circuler et d'activer la fonte de la provision.

Le changement de modes est l'impôt que l'industrie du pauvre met sur la vanité du riche.

AU COURANT



Madame Sainfoin désignait une de ses bonnes amis. — Il paraît que son mari est allé prendre les eaux à Saratoga ?
Monsieur Rumard. — Tout ce que je sais c'est qu'il prenait fort bien les cocktails hier à Vandreuil.

LES NICHES SOCIALES

On peut considérer l'édifice métaphysique de la société comme un édifice matériel qui serait composé de différents compartiments, d'une grandeur plus ou moins considérable. Les places avec leurs prérogatives, leurs droits, etc., forment ces divers compartiments, ces différentes niches.

Elles sont durables et les hommes passent. Ceux qui les occupent sont tantôt grands, tantôt petits, et aucun ou presque aucun n'est fait pour sa place. Là, c'est un géant, courbé ou accroupi dans sa niche ; là, c'est un nain sous une arcade : rarement la niche est faite pour la stature. Autour de l'édifice circule une foule d'hommes de différentes tailles. Ils attendent tous qu'il y ait une niche de vide, afin de s'y placer, quelle qu'elle soit. Chacun fait valoir ses droits, c'est-à-dire sa naissance, ou ses protections, pour la proportion qui existe entre la niche et l'homme, entre l'instrument et l'étui. Les concurrents mêmes s'abstiennent d'objecter à leur adversaire cette disproportion.

LES GLANDS

Le gland a une valeur alimentaire très appréciable. Il ne convient pas seulement aux porcs, mais aux chevaux, aux moutons et aux volailles. Quelques auteurs affirment que, pour les chevaux un sac de glands vaut largement un sac d'avoine.

Quant aux volailles, quelques-unes, comme les canards et les dindons, les avalent en entier, les poules s'en montrent très friandes quand ils sont coupés ou concassés. C'est pour la basse-cour une nourriture fort hygiénique. Le gland a des vertus astringentes depuis longtemps reconnues ; et bien des maladies qui se manifestent chez les poules épuisées par une ponte trop longue seraient écartées par la consommation de ce fruit.

En apprenant à connaître les maux de la nature, on méprise la mort ; en apprenant à connaître les maux de la société, on méprise la vie.

LA LIMACE

FABLE

Une affreuse limace, erreur de la nature,
Un jour allait à l'aventure.
Or, ce jour-là, l'ami soleil,
Brillant d'un éclat sans pareil,
Faisait luire sur le brin d'herbe
Et dans le calice des fleurs
Les perles, les rubis de la rosée en pleurs.
Enfin c'était jour superbe.
Dame limace, étant du même avis que nous,
Trouvait de son côté le ciel beau, le temps doux
Comme elle avait été malade,
Dans sa cervelle d'animal
Elle s'était dit : " C'est égal,
" Un petit tour de promenade
" Ne peut pas me faire de mal."
Elle allait donc joyeuse et bayant aux corneilles,
Regardant voler les abeilles
Et les papillons éclatants,
Sur la fleur fraîchement éclosée et vierge encore
Qui le matin s'ouvrit au baiser de l'aurore,
Amants chéris quoiqu'inconstants.
Mais l'aspect de gens si contents
Lui rendit sur-le-champ son humeur naturelle.
" N'est-ce pas dégoûtant ! fit-elle,
" De voir tous ces papillons malappris
" Me regarder avec mépris !
" Et cependant je suis un vrai modèle
" Dans mon genre et ma valeur !
" Hier un escargot m'a dit que j'étais belle.
" Si j'étais quelque sottise fleur,
" Ils viendraient tous me caresser de l'aile
" Bien que tant de mauvais goût
" Ne m'étonne pas du tout,
" L'injure n'en est pas moins grave.
" Puisqu'on ose ainsi m'outrager,
" Sur les fleurs je veux me venger,
" En les salissant de ma bave.
" A la rescousse ! Soyons brave !"
En achevant ces mots, voilà
Notre limace
Partie en chasse,
Afin d'exécuter au plus tôt sa menace.
Quand une poule, qui par là
Flânait par hasard, l'avala.

Que de limaces dans ce monde
Salissent de leur bave immonde
Tout ce qui se fait remarquer,
Tout ce qui brille dans la foule !
Et pas de poule
Pour les croquer !

G. BOTSSEX.

Ceux qui ne donnent que leur parole pour garantir d'une assertion qui reçoit sa force de ses preuves, ressemblent à cet homme qui disait : J'ai l'honneur de vous assurer que la terre tourne autour du soleil.

UNE IDYLLE



Mener de front ses amours et ses foin.

UN JEU STUPIDE

(Mémoires d'une débutante au cricket.)



I

—Ils étaient un tas de jeunes gens qui voulaient absolument me faire jouer une partie de cricket.



II

—J'attendis que la balle touchât terre et alors je me retournai vivement pour la frapper.



III

—Jamais homme ne fut plus surpris que le monsieur derrière moi qui reçut mon coup de bâton sur l'épaule. Est-ce qu'on n'a pas le droit de frapper comme ça nous plaît ?



IV

—Alors, je pris ma course pour changer de but ; mais je retournai en route. L'autre fille qui venait prendre le mien eut le tort de ne pas faire la même chose et elle se trouva sortie du jeu. J'ignore pourquoi elle s'en est prise à moi.



V

—Puis, je manquai la balle ; mais je l'arrêtai avec ma robe.



VI

—L'arbitre eut l'impertinence de me dire qu'il est défendu d'arrêter la balle avec les jambes. Je lui répondis qu'il ne pouvait pas même dire où j'avais les jambes à ce moment-là.



VII

— Quand ce fut mon tour de lancer la balle, j'eus le soin de l'envoyer bien au-dessus de la palette de l'autre. Les gens ont dû être surpris de ma force dans le bras, parce qu'ils se mirent à rire.



VIII

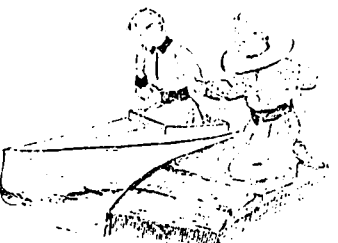
—Puis je lançai la balle ras de terre, si bien que je fis sortir une des joueuses du jeu. Elles se mirent toutes à me traiter de tricheuse.



IX

— Quand je vis cela ; je rentrai dans ma dignité et refusai de jouer davantage. Le cricket n'est pas un jeu pour les jeunes filles.

ROMAN D'ÉTÉ

I
Transpiration.II
Inspiration.III
Respiration.IV
Restauration.V
Aspiration.

UTILITÉ DES ARTS CHEZ LES GRECS

Les anciens Grecs ne séparaient jamais l'utile de l'agréable. Ceux qui avaient poussé la musique et la poésie, jointes ensemble, à une si haute perfection, ils voulaient qu'elles servissent à élever les courages, à inspirer les grands sentiments. C'était par la musique et par la poésie qu'ils se préparaient aux combats ; ils allaient à la guerre avec des musiciens et des instruments. De là encore les trompettes et les tambours, qui les jetaient dans un enthousiasme et dans une espèce de fureur qu'ils appelaient divine. C'était par la musique et par la cadence des vers qu'ils adoucis- saient les peuples féroces. C'était par cette har- monie qu'ils faisaient entrer, avec le plaisir, la sagesse dans le fond du cœur des enfants : on leur faisait chanter les vers d'Homère, pour leur ins- pirer agréablement le mépris de la mort, des ri- chesses et des plaisirs qui amollissent l'âme, l'amour de la gloire de la liberté et de la patrie. Leurs danses mêmes avaient un but sérieux à leur mode, et il est certain qu'ils ne dansaient pas pour le plaisir seul. Nous voyons, par l'exem- ple de David, que les peuples orientaux regar- daient la danse comme un art sérieux, semblable à la musique et à la poésie. Mille instructions étaient mêlées dans leurs fables et dans leurs poèmes : ainsi la philosophie la plus grave et la plus austère ne se montrait qu'avec un visage riant. Cela paraît encore par les danses mysté- rieuses des prêtres, que les païens avaient mêlées dans leurs cérémonies pour les fêtes des dieux. Tous ces arts qui consistent ou dans les sons mé- lodieux, ou dans les mouvements du corps, ou dans les paroles, en un mot la musique, la danse, l'éloquence, la poésie, ne furent inventés que pour exprimer les passions, et pour les inspirer en les exprimant. Par là on voulut imprimer de grands sentiments dans l'âme des hommes, et leur faire des peintures vives et touchantes de la beauté de la vertu et de la difformité du vice : ainsi tous ces arts, sous l'apparence du plaisir, entraînent dans les desseins les plus sérieux des anciens pour la morale et pour la religion. La chasse même était l'apprentissage pour la guerre. Tous les plai- sirs les plus touchants renfermaient quelque leçon de vertu. De cette source vinrent dans la Grèce tant de vertus héroïques admirées de tous les siècles. Cette première instruction fut altérée, il est vrai, et elle avait en elle-même d'extrêmes défauts. Son défaut essentiel était d'être fondée sur une religion fautive et pernicieuse. En cela, les Grecs se trompaient, comme tous les sages du monde plongés alors dans l'idolâtrie ; mais s'ils se trompaient pour le fonds de la religion et pour le choix des maximes, ils ne se trompaient pas pour

la manière d'inspirer la religion et la vertu : tout y était sensible, agréable, propre à faire une vive impression.

DE LA CONVERSATION

Ce qui fait que peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il a dessein de dire qu'à ce que les autres disent, et que l'on n'écoute guère quand on a bien envie de parler.

* * *

Evitons surtout de parler souvent de nous- mêmes, et de nous donner pour exemple.

* * *

Rien n'est plus désagréable qu'un homme qui se cite lui-même à tout propos.

* * *

Il ne faut jamais rien dire avec un air d'auto- rité, ni montrer aucune supériorité d'esprit. Fuyons les expressions trop recherchées, les termes durs et forcés, et ne nous servons point de paroles plus grandes que les choses.

Il n'est pas défendu de conserver ses opinions, si elles sont raisonnables. Mais il faut se rendre à la raison aussitôt qu'elle paraît, de quelque part qu'elle vienne. Elle seule doit régner sur nos sentiments ; mais suivons-la sans heurter les sen- timents des autres, et sans faire paraître du mé- pris de ce qu'ils ont dit.

* * *

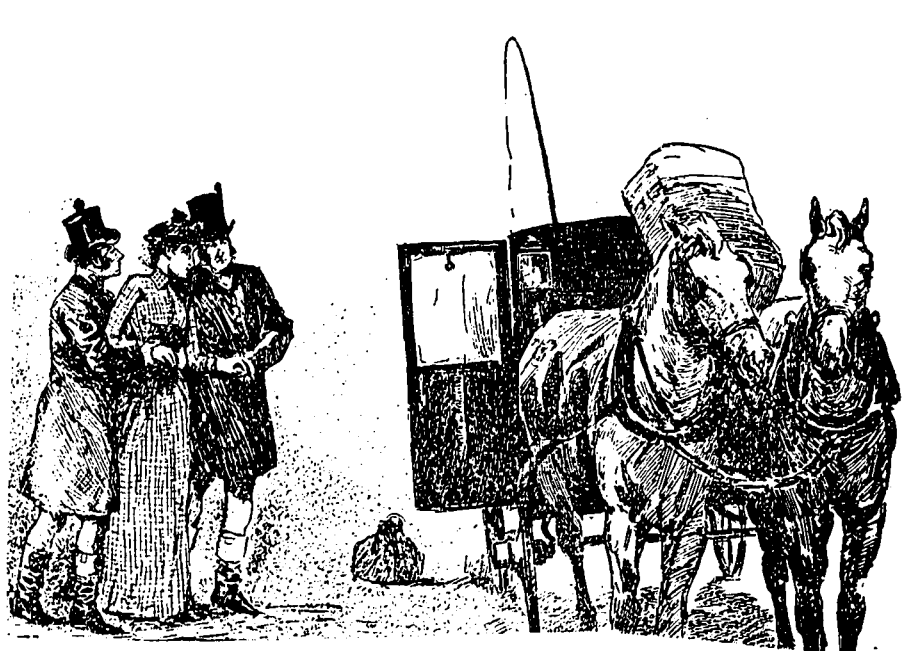
On déplaît sûrement quand on parle trop long- temps et trop souvent d'une même chose, et que l'on cherche à détourner la conversation sur des sujets dont on se croit plus instruit que les autres. Il faut entrer indifféremment sur tout ce qui leur est agréable, s'y arrêter avant qu'ils veulent, et s'éloigner de tout ce qui ne leur convient pas.

* * *

Observons le lieu, l'occasion, l'humeur où se trouvent les personnes qui nous écoutent ; car, s'il y a beaucoup d'art à savoir parler à propos, il n'y en a pas moins à savoir se taire. Il y a un si- lence éloquent qui sert à approuver et à condam- ner ; il y a un silence de discrétion et de respect ; il y a enfin des tons, des airs et des manières, qui font tout ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou de choquant dans la conversation.

Mais le secret de s'en bien servir est donné à peu de personnes. Ceux même qui en font des règles s'y méprennent souvent ; et la plus sûre qu'on puisse en donner, c'est écouter beaucoup, parler peu et ne rien dire dont on puisse avoir sujet de se repentir.

LA PUISSANCE RÉCUPÉRATIVE DE LA VILLÉGIATURE

I
(15 Juillet)
Le départ pour les eaux.II
(1er Septembre)
Après une brillante saison de soirées et d'excursions.

MAXIMES ET PENSÉES

Ce qui explique le mieux comment le malhonnête homme, et quelquefois même le sot, réussissent presque toujours mieux dans le monde que l'honnête homme et que l'homme d'esprit, à faire leur chemin, c'est que le malhonnête homme et le sot ont moins de peine à se mettre au courant et au ton du monde, qui, en général, n'est que

malhonnêteté et sottise : au lieu que l'honnête homme et l'homme sensé, ne pouvant pas entrer sitôt en commerce avec le monde, perdent un temps précieux pour la fortune. Les uns sont des marchands qui, sachant la langue du pays, vendent et s'approvisionnent tout de suite ; tandis que les autres sont obligés d'apprendre la langue de leurs vendeurs et de leurs chaland, avant que d'exposer leur marchandise, et d'entrer en traité

avec eux ; souvent même ils dédaignent d'apprendre cette langue, et alors ils s'en retournent sans étreigner.

Il en est de la valeur des hommes comme de celle des diamants, qui, à une certaine mesure de grosseur, de pureté, de perfection, ont un prix fixe et marqué : mais qui, par delà cette mesure, restent sans prix, et ne trouvent point d'acheteurs.

A LA RIVIÈRE DU LOUP



LE PREMIER PIQUE-NIQUE.

LARME D'ENFANT

SONNET

Une grosse larme avec grâce
A glissé de tes jolis yeux,
Mais, avec un baiser joyeux,
Je veux en effacer la trace.

Nous faisons vilaine grimace
En pleurant, nous autres, les vieux.
Nos pleurs, vois-tu, sont sérieux ;
C'est le dégoût qui les amasse.

Mais quand tu pleures, mon trésor,
Tu parais plus jolie encor,
Cette grosse larme puisée

Dans tes yeux, gais en même temps,
C'est une perle de rosée
Où semble rire le printemps.

POUR DÉTRUIRE LES PUCES

On sait que la lumière attire les planètes et les moustiques. Le fait suivant est moins connu. Dans un endroit infesté de puces on place une assiette creuse contenant de l'huile. On met, reposant dans le liquide, une petite veilleuse allumée.

Cette veilleuse doit être formée d'un petit verre-gobelet. La lumière doit être vue à travers le verre dépoli. Les puces, attirées, sautent contre la veilleuse et retombent dans l'huile de l'assiette où de nombreux cadavres baignent le lendemain.

Les Hollandais n'ont aucune commisération de ceux qui font des dettes. Ils pensent que tout homme endetté vit aux dépens de ses concitoyens, s'il est pauvre, et de ses héritiers, s'il est riche.

L'ÂME ET LE CORPS

Ah ! c'est un grand malheur quand on a le cœur tendre, Que ce lien de fer que la nature a mis
Entre l'âme et le corps, ces frères ennemis !
Ce qui m'étonne, moi, c'est que Dieu l'ait permis.
Voilà le nœud gordien qu'il fallait qu'Alexandre
Rompt de son épée, et réduisit en cendre.

L'âme et le corps, hélas ! ils iront deux à deux,
Tout que le monde ira, pas à pas, côte à côte,
Comme s'en vont les vers classiques et les bœufs,
L'un disant : " Tu fais mal ! " et l'autre : " C'est ta faute " !
Ah ! misérable hôte, et plus misérable hôte !
Croyez-vous que c'est vrai que tout soit pour le mieux ?

L'ambitieux qui a manqué son objet, et qui vit dans le désespoir, me rappelle Ixion mis sur la roue pour avoir embrassé un nunge.

MAXIMES MORALES

Le même orgueil qui nous fait blâmer les défauts dont nous croyons exempts nous porte à mépriser les bonnes qualités que nous n'avons pas.

Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

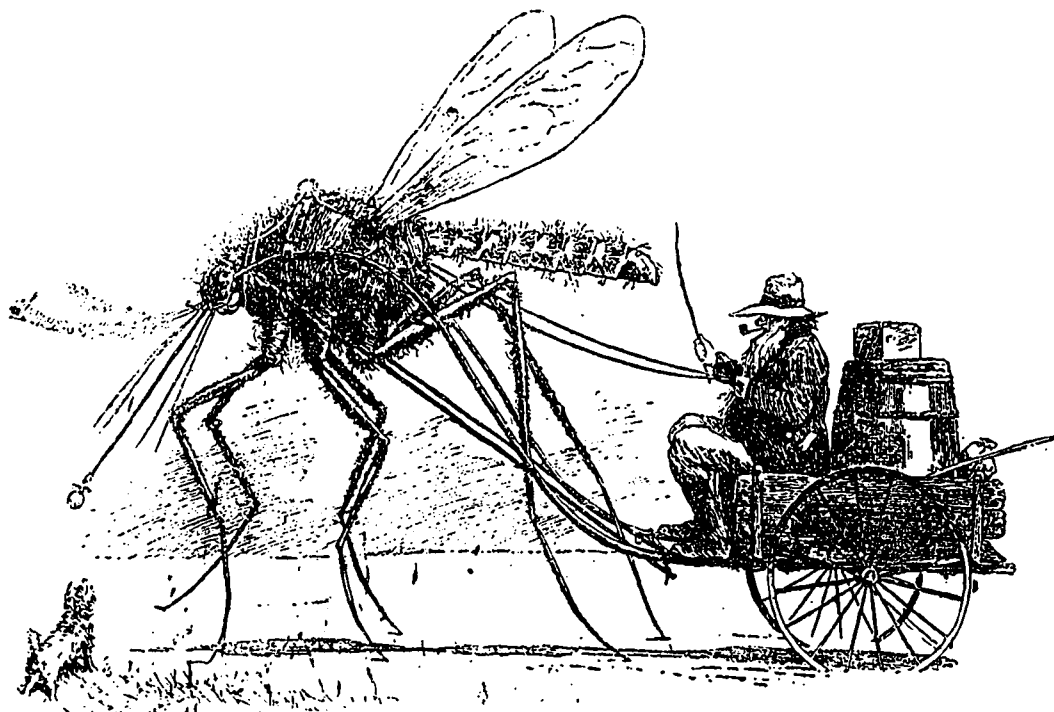
Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.

On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

Le vrai moyen d'être trompé, c'est de se croire plus que les autres.

La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité.

L'AMÉLIORATION DES RACES



—Ce qu'on peut faire avec les moustiques d'Orchard Beach.

MAXIMES MORALES

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent, et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

Nous ne trouvons guère de gens de bon sens que ceux qui sont de notre avis.

La plupart des jeunes gens croient être naturels, lorsqu'ils ne sont que mal polis et grossiers.

Ce qui nous rend la vanité des autres insupportable, c'est qu'elle blesse la nôtre.

On est quelquefois un sot avec de l'esprit, mais on ne l'est jamais avec du jugement.

TROP DÉGUISE



Hélas! Son fidèle Carlo, qui ne l'a jamais vu dans ce costume, refuse de le reconnaître.

LA VISITE INTERROMPUE

Pour entrer dans le ministère,
Un candidat peu scrupuleux
Allait sans honte et sans mystère,
Presser, importuner tous ceux
Qu'il supposait à sa supplique,
Pouvoir donner l'effet requis.
Il arrive enfin au logis
D'un doyen de la politique,
Il monte, il frappe à petits coups.
— Hé, monsieur! que demandez-vous?
Lui dit une bonne servante,
Qui tout en larmes se présente.
— Pourrais-je bien avoir l'honneur
De dire deux mots à monsieur?
— Las! quand il vient de rendre l'âme?
— Il est mort?— Vous pouvez d'ici
Entendre les cris de madame.
Il ne souffre plus, Dieu merci.
— Ah! bon Dieu! je suis tout saisi!
Ce cher!... ma douleur est si forte!
Le candidat, parlant ainsi,
Referme doucement la porte,
Et sur l'escalier dit: "Je vois
Que l'affaire change de face;
Je venais demander sa voix,
Je m'en vais demander sa place."

Les lois du secret et du dépôt
sont les mêmes.

DE LA PLAGE

Le ciel est bleu, la mer est verte,
Et par delà ce que je vois,
Sur l'immensité découverte
Se prolonge une grande voix.

De bruit en bruit, de roche en roche,
Émettant l'or du sable brun,
La vague qui chante et s'approche
Répand son robuste parfum;

Et comme c'est haute marée,
On dirait, s'effrayant au bord,
Une nappe démesurée
Que le vent brasse avec effort.

Au milieu des croissants murmures
Engendrés d'un même frisson,
C'est un remous de déchirure
Jusqu'au cercle de l'horizon.

Mais plus haut que les cris sauvages,
Du Monstre-Océan qui hennit,
Immobiles, les deux rivages
Dressent leurs faces de granit.

ALBERT AUGERAU.

Le plus riche des hommes,
c'est l'économiste; le plus pauvre,
c'est l'avare.

On fausse son esprit, sa conscience, sa raison,
comme on gâte son estomac.

Quand on a été bien tourmenté, bien fatigué
par sa propre sensibilité, on s'aperçoit qu'il faut
vivre au jour le jour, oublier beaucoup, enfin
éponger la vie à mesure qu'elle s'écoule.

LA CHASSE AU FAUCON



FIN 19ÈME SIÈCLE.

SUR LA PLAGE



Cupidon a fini par découvrir qu'il ne lui restait rien à espérer sans un costume de bain.

LA PERFECTION MÊME

Annonce-réclame d'une agence matrimoniale:
" Demoiselle à marier, jolie, fort instruite, con-
naissant à fond huit langues, et sachant au be-
soin retenir la sienne."

UNE PAIRE UNIQUE

A une vente aux enchères publiques:
— Deux vieux vases de Rouen, l'un un peu
cassé.

Une voix dans la salle:
— Et l'autre!
— L'autre aussi. Ils ne sont pas dépareillés.

FROMAGE ELOQUENT

Banquet d'intransigeants dans une petite ville
où tout est rouge.

Au dessert, un convive très barbu et d'une
voix retentissante:

" Citoyens! s'écrie-t-il, quel est celui d'entre
vous qui demande la parole pour porter un
toast?"

Silence sur toute la ligne.

— Pardon, dit un loustic, je vois là un fromage
très avancé comme nous, et qui paraît disposé à
nous dire des vers!

L'ambition prend aux petites âmes plus facile-
ment qu'aux grandes, comme le feu prend plus
aisément à la paille, aux chaumières qu'aux palais.

ARTICLE DIFFICILE A TROUVER

Dans un grand magasin:
Un étranger entre, les commis se précipitent
à sa rencontre:
— Monsieur désire le rayon des dentelles, le
rayon des soieries?
— Non, simplement un rayon de soleil.

LE VIN NATUREL

Voici un moyen facile de reconnaître si le vin
est naturel ou s'il a été coloré artificiellement:
Plongez, dans le vin à essayer, un morceau de
mie de pain, laissez-le s'emplir complètement par
l'absorption; puis placez-le dans une assiette
remplie d'eau. Si le vin rouge a été fait de matières
colorantes artificielles, l'eau prend immédiatement
une teinte rouge violette; si, au contraire, le vin
rouge n'a pas été teint artificiellement, mais que
sa couleur soit naturelle, l'eau ne change de cou-
leur qu'un quart d'heure ou une demi-heure après,
et tout d'abord on s'aperçoit qu'elle prend une
teinte semblable à celle de l'opale.

Il y a des siècles où l'opinion publique est la
plus mauvaises des opinions.

L'IDEAL

FAUT ÊTRE NÈGRE POUR PIQUER UNE TÊTE



I
Sambo.—Vous allez voir ce que c'est qu'un plongeur, mademoiselle Boule-de-Neige.



II
—Tonnerre de chien malade ! C'est dur de revenir à la surface sous le quai.

PLUS FORT QUE TARTARIN



assis à une table d'hôte, à Toulouse, deux gascons discouraient.

Il était question de chasse et chacun sait que sur cette question passionnante, l'imagination d'un chasseur ne reste jamais à court.

Nul n'ignore, encore, la rivalité

qui, de tous les temps, exista entre la Provence et la Gascogne. Où l'on dit : tue, l'autre répond : assomme. Il faut bien, n'est-ce pas, sauver l'honneur du pays et si le provençal exagère, le gascon ne se laisse pas damer le pion.

Or, à table, nos voyageurs en étaient venus à parler de Tartarin.

—Bast ! dit l'un, ils m'agacent avec les exploits de Tartarin... Toujours cette exagération ridicule d'aventures à la portée de tout le monde.

Ce Daudet n'en fait jamais d'autres...

—Ah ! s'il était né à Auch ! dit le second convive !

—S'il était né à Auch ! c'est moi qui serais célèbre, car je m'en flatte, mon aventure au Kamtschatka est autrement intéressante que celle de Tartarin sur les Alpes.

—Contez-moi ça.

—Je le veux bien... ça me soulagera un peu.

Vous savez que j'ai fait le commerce des peaux.

—Non, vous ne me l'avez jamais dit.

—Eh bien, je vous l'apprends... donc, pour mon commerce j'étais allé au Kamtschatka, qui est la rue aux ours de ce pays. J'avais fait connaissance avec les plus habiles chasseurs du pays, et nous voilà partis pour la chasse à l'ours ; nous étions seize hommes, et un notaire de Melun, qui était venu pour son agrément.

—Un notaire de Melun ! tiens, j'en ai connu un.

—Comment le nommes-tu ?

—Je n'ai jamais su son nom.

—Ni moi non plus.

—C'est le même. Continuez.

Les deux premiers jours de notre chasse, il n'y avait pas à se plaindre, nous n'attrapons rien... rien que des engelures. Le troisième jour nous découvrons une manière de trou, de caverne, dans les rochers ; nous y entrons tous les seize, et le notaire. L'endroit était grand, bien commode, mais on ne pouvait pas s'y tenir debout. Bientôt nous entendons à la porte de l'établissement un grand remue-ménage.

—Quoi donc ?

—C'étaient les ours qui rentraient chez eux. Nous étions dans leur tannière.

—Cristi ! la position était délicate. Continuez.

—Nous n'avons que le temps de rouler des quartiers de roche à l'entrée de la caverne ; ce sont les ours qui nous cernent, ils sont devenus chasseurs, nous sommes devenus gibier. Voilà une permutation pénible pour seize particuliers et un notaire de Melun, qui était venu pour son agrément.

—Ah ! je plains le notaire.

—Nous sommes restés huit mois, mon ami, bloqués dans cette caverne.

—Et comment avez-vous donc vécu, mon Dieu ?

—Assez bien encore. De temps en temps, nous parvenions à tuer un ours, nous le mangions, et je gardais la peau, et eux, de temps en temps, ils croquaient un de nous ; mais sans garder la peau ! Nous mangions des ours, les ours nous mangeaient.

—Vous boulotiez, ça allait.

—Mais ça ne pouvait pas aller longtemps comme ça. Au bout de sept mois, sur seize que nous étions, ils en avaient dévoré quinze.

—Quinze !... Continuez.

—Te figures-tu les angoisses de ma position ? Me voilà seul dans l'obscurité, avec le notaire qui était un homme triste et de peu de moyens.

—Bah ! un notaire ! Vous me surprenez.

—Enfin, les ours trouvent un autre domicile et disparaissent. Je dis au notaire : Filons ! Je lui monte sur le dos les fourrures que j'avais économisées, en lui disant : " Vous êtes notaire, c'est un dépôt sacré." Je n'avais pas fait trois cents pas, que mon camarade, qui ne pouvait pas courir très vite...

—Vu les devoirs de sa charge...

—Se trouve en grande discussion avec un ours énorme, qui lui barre le passage et le croque net.

—Le notaire ?

—Qui était venu pour son agrément.

—Eh ben, il en a eu ! Ah ! je le regrette !

—Et moi donc, je pleure quand j'y pense. Six peaux magnifiques !... Je me sauve à toute jambes ; mais voilà que l'ours se met à mes trousses, me rejoint, me happe le mollet, et se sauve avec

cette proie ; de façon que j'ai un mollet au Kamtschata et l'autre ici, à sa place.

—Il est certain que Tartarin n'eut jamais ses mollets à pareille distance !

—Eh bien, cette distance me fait plaisir, et si jamais le public apprend mon aventure...

—Daudet est enfoncé !...

—Quelle revanche pour la Gascogne !

DOMESTIQUE COMME IL N'Y EN A PAS

" Morbleu ! dis je un jour à mon domestique, c'est pour la troisième fois que je vous ordonne de m'acheter une brosse ! Quelle tête vide ! quel animal ! " — Il ne répondit pas un mot ! il n'avait pas répondu la veille à pareille incartade. — *Il est si exact !* disais-je ; je n'y comprends rien. — " Allez chercher un linge pour nettoyer mes souliers, " lui dis-je en colère. Pendant qu'il allait, je me repentai de l'avoir ainsi brusqué. Mon courroux passa tout à fait, lorsque je vis le soin avec lequel il tâchait d'ôter la poussière de mes souliers sans toucher à mes bas : j'appuyai ma main sur lui en signe de réconciliation. — " Quoi ! dis-je alors en moi-même, il y a donc des hommes qui décrochent les souliers des autres pour de l'argent ? " Ce mot d'argent fut un trait de lumière qui vint m'éclairer. Je me souvins tout à coup qu'il y avait longtemps que je n'en avais point donné à mon domestique. — " Joannetti, lui dis-je en retirant mon pied, avez-vous de l'argent ? " Un demi-sourire de justification parut sur ses lèvres à cette demande. — " Non, monsieur ; il y a huit jours que je n'ai pas un sou : j'ai dépensé tout ce qui m'appartenait pour vos petites emplettes. — " Et la brosse ? c'est sans doute pour cela ? " Il sourit encore, il aurait pu dire à son maître : " Non, je ne suis point une tête vide, un animal, comme vous avez eu la cruauté de le dire à votre fidèle serviteur. Payez-moi vingt-trois livres dix sous quatre deniers que vous me devez, et je vous achèterai votre brosse. " Il se laissa maltraiter plutôt que d'exposer son maître à rougir de sa colère. — " Tiens, Joannetti, tiens, lui dis-je, cours acheter la brosse.

—Mais, monsieur, voulez-vous rester ainsi avec un soulier blanc et l'autre noir ?

—Va, te dis-je, achète la brosse ; laisse, laisse cette poussière sur mon soulier. " — Il sortit ; je pris le linge, et je nettoyai délicieusement mon soulier gauche, sur lequel je laissai tomber une larme de repentir. — (*Voyage autour de ma chambre.*)

LA BELLE JEUNESSE !



La maman.—Alice, on ne doit pas parler à un étranger ; encore moins lui sourire.

Alice.—Ce n'est pas un étranger. Voilà déjà deux fois que nous nous sommes rencontrés. Nous sommes même fiancés.

JALOUSIE IMPUISSANTE



LAISSÉS DE COTÉ POUR CES MUSCADINS DE LA VILLE.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Sur la Cannebière :

On cause campagnes militaires, blessures reçues.

—Eh bien ! moi, dit Marius, qui a le dernier la parole, c'est bien simple. Mon corps n'est qu'un trou. La viande c'est l'essetion.

Aux portes d'un théâtre :

Un marchand de contremarques à un brave départemental :

—Tenez, monsieur, voici un fauteuil d'orchestre. Je vous le laisse à moitié prix.

Le provincial s'exécute, puis consultant le tarif :

—Mais vous me vendez ce billet 52, il n'en coûte qu'une au bureau, et vous prétendez vendre moitié prix ?

—Oui, monsieur, moitié prix au-dessus !

Entendu sur le péristyle de la Bourse :

—Quel est ce gros homme de mauvaise mine que vous venez de saluer ?

—X..., le banquier, compromis si souvent dans d'audacieuses émissions.

—Il est plusieurs fois millionnaire, à ce qu'on dit.

—N'exagérons rien, il jouit simplement d'une malhonnête aisance.

—Monsieur, vous me fixez avec une insistance.

—Ah ! madame ! c'est que vous avez de si jolis yeux.

La voyageuse baisse son voile.

—Madame, c'est de la cruauté ! me priver de la vue de ces yeux si tendres et si vifs à la fois !

—Monsieur, vous vous occupez là de choses qui ne vous regardent pas !

—C'est précisément ce dont je me plains, madame !

Amateurs éclairés :

—C'est au Louvre, devant le portrait de Jeanne d'Aragon, par Raphaël :

—Oh ! Comment peut-on arriver à peindre comme ça ?

—Pouh ! Quand on vous a bien montré !

En police correctionnelle :

—Prévenu, qu'avez-vous à ajouter pour votre défense ?

—Rien, mon président, je m'en rapporte à l'équitation du tribunal.

—C'est juste. On suit que nous sommes à cheval sur la loi.

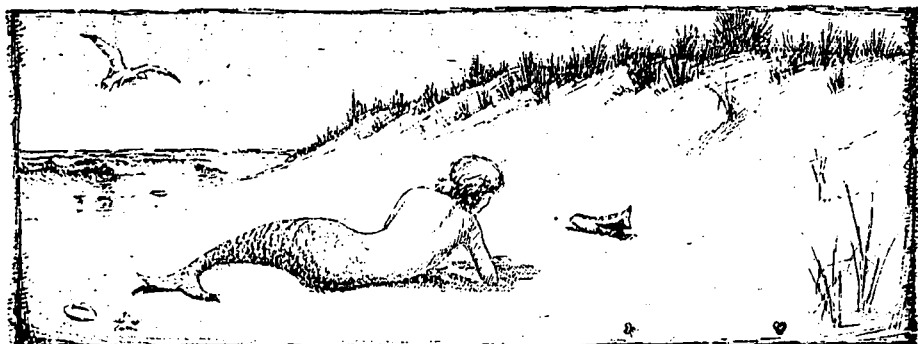
—Comment, nourrice, vous sortez par ce froid atroce, avec un enfant aussi légèrement vêtu ?

—Il n'a que six mois. Qu'est-ce que vous voulez qu'il comprenne à la température ?

Réflexion d'un bohème :

—Je me demande, quand la fin du monde sera venue, ce qu'on fera de toute la charcuterie qui restera dans les boutiques.

LES MONDES INCONNUS



La sirène trouvant une bottine. —Qu'est-ce que ça pourrait bien être

REGRETS A LA VIE

Vous qui volez là-bas, légères hirondelles
Dites-moi, dites-moi, pourquoi vais-je mourir ?
Oh ! l'affreux suicide ! oh ! si j'avais des ailes,
Par ce beau ciel si pur je voudrais les ouvrir !
Dites-moi, terre et cieux, qu'est-ce donc que l'aurore ?
Qu'importe un jour de plus à ce vieil univers ?
Dites-moi, verts gazons, dites-moi, sombres mers,
Quand des feux du matin l'horizon se colore,
Si vous n'éprouvez rien, qu'avez-vous donc en vous
Qui fait bondir le cœur et fléchir les genoux ?
O terre ! à ton soleil qui donc t'a fiancée ?
Que chantaient tes oiseaux ? que pleure ta rosée ?
Pourquoi de tes amours viens-tu m'entretenir ?
Que me voulez-vous tous, à moi qui vais mourir ?

PENSÉES DE VILLEGIATURE

LE CONCERT DES ANIMAUX

Des animaux que la musique est belle !
Leurs doux concerts m'ont toujours atten-
[dri.]

Voyez d'abord l'aimable sauterelle :
Je suis ému lorsque j'entends son cri.

Quand le dindon en gloussant me réveille,
Quand du pouceau la voix résonne au loin,
Quand le canard nasille à mon oreille.
Extasié, je jouis dans mon coin :

Entendez-vous ce long troupeau qui bêle,
Chèvres, moutons, cheval, oie, agnelots ?
Quelle harmonie ! et comme elle se mêle
Avec ensemble à celle des barbets !

Lorsque le bouf dans un pré fait la basse,
Et que le bouc lui répond d'un sommet,
Je n'ose dire en moi ce qui se passe ;
Mais... mais ma voix à l'unisson se met.

Que j'aime encor le chant de la grenouille,
Lorsque l'amour vient visiter son toit !
Et le corbeau qui près d'elle gazouille !
C'est un duo plus charmant qu'on ne croit.

Les miaulements des matons qui soupirent
Les hurlements et des chiens et des veaux.
Les paons, les coqs par leurs accords m'at-
[tendent ;]
Mais qu'est-ce auprès de la voix des moi-
[neaux ?]

Aux cris touchante que vous venez d'en-
[tendre]

Je voudrais bien joindre ceux des hiboux ;
Mais je craindrais, si j'osais l'entreprendre,
De provoquer de sinistres houloux.

FAIRE DE L'ART SANS LE SAVOIR



Le photographe. — Je vous en prie, monsieur ; ne bougez pas avant que je n'aie pris votre portrait ! C'est la plus superbe pose que j'aie jamais vue.

LE ROSSIGNOL ET LA GRE-
NOUILLE

(Contre les plagiaires.)

Un rossignol contait sa peine
Aux tendres habitants des bois ;
La grenouille, envieuse et vaine,
Voulut contrefaire sa voix.

« Mes sœurs, écoutez-moi, dit elle,
C'est moi qui suis le rossignol ;
Vous allez voir comme j'excelle
Dans le becarme et le bemol. »

Aussitôt la fête aquatique,
Du fond de son petit thorax,
Leur chanta pour toute musique
Brré, ké, ké, ké, koax, koax.

Ses compagnes criaient merveilles !
Et, toujours fier comme Ajax,
Elle cornait à leurs oreilles
Brré, ké, hé, ké, koax, koax.

Une d'elles, un peu plus sage,
Lui dit : « Votre chant est fort beau ;
Mais montrez-nous votre plumage,
Et volez sur ce jeune ormeau. »

— Ma commère, l'eau qui me mouille
M'empêche d'élever mon vol.
— Eh bien, demenez donc grenouille,
Et laissez là le rossignol. »

J.-B. Rousseau.

La nature a voulu que les illusions
fussent pour les sages comme pour les
fous, afin que les premiers ne fussent
pas trop malheureux par leur propre
sagesse.

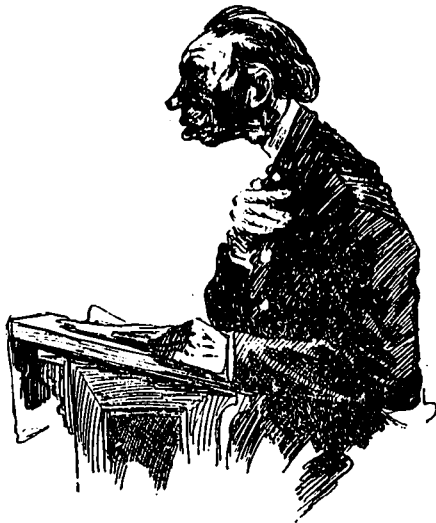
RECEPTION FANTASISTE

(FIVE O'CLOCK TEA.)



DANS UN GRENIER A FOIN QU'ON EST BIEN A VINGT ANS !

RECETTE INFAILLIBLE CONTRE L'ÉPUISEMENT



I
(Au bureau)

Latulippe.—Cinq milles à pied tous les matins pour me rendre à mon travail ! Je crois que ça m'épuise. Il est nécessaire que je prenne un congé.



II
(En villégiature)

—Le voilà, mon congé !

MANIÈRE DE COUPER
LE VERRE

Voici comment vous pourrez tirer parti d'une bouteille dont le goulot est cassé.

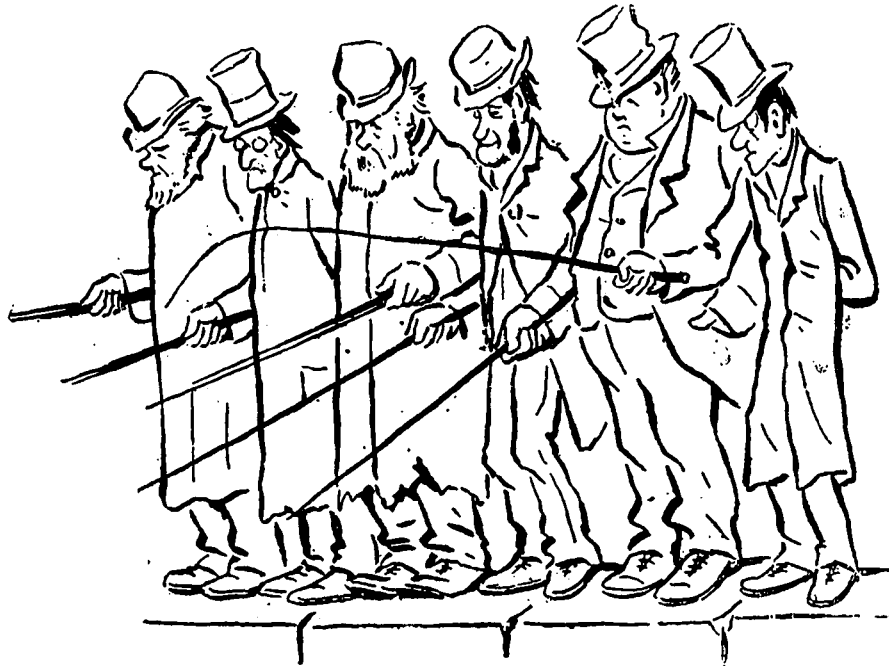
Remplissez d'huile le fond de la bouteille, jusqu'à la hauteur où vous voulez qu'elle soit nettement coupée ; posez-la sur une table bien horizontale, et plongez brusquement dans l'huile l'extrémité d'un tisonnier rougi au feu ; vous entendez un claquement se produire, et vous constatez que la bouteille s'est coupée régulièrement au ras du liquide.

Vous transformez ainsi en un récipient présentable votre bouteille cassée ; un verre ébréché pourra de la même façon être transformé en un verre neuf.

En enlevant à diverses reprises une certaine quantité d'huile et en coupant chaque fois la bouteille comme je viens de l'indiquer, vous découpez celle-ci en une série d'anneaux de verre fort curieux.

Comme le verre est un corps mauvais conducteur de la chaleur, il faut un certain temps, s'il est épais, pour que la haute température communiquée à l'intérieur de la bouteille se transmette au dehors et provoque la dilatation de la partie extérieure. Si l'élévation de température est brusque, comme dans l'expérience ci-dessus, la dilatation ne peut se faire qu'à l'intérieur, et par suite il y a rupture.

L'ARMÉE DES CROYANTS



C'est la foi qui sauve... la fois que ça mord.

C'est pour cette raison qu'un verre froid se brise si nous y versons de l'eau trop chaude, surtout si le verre est épais. Je parle, bien entendu, du verre ordinaire et non du verre trempé, dont le principal avantage est précisément de pouvoir supporter les brusques variations de température.

On peut couper une bouteille en hélice avec un morceau de charbon de bois incandescent en y produisant une série de fentes, mais les lignes de rupture ne sont jamais bien nettes. On peut aussi ren-

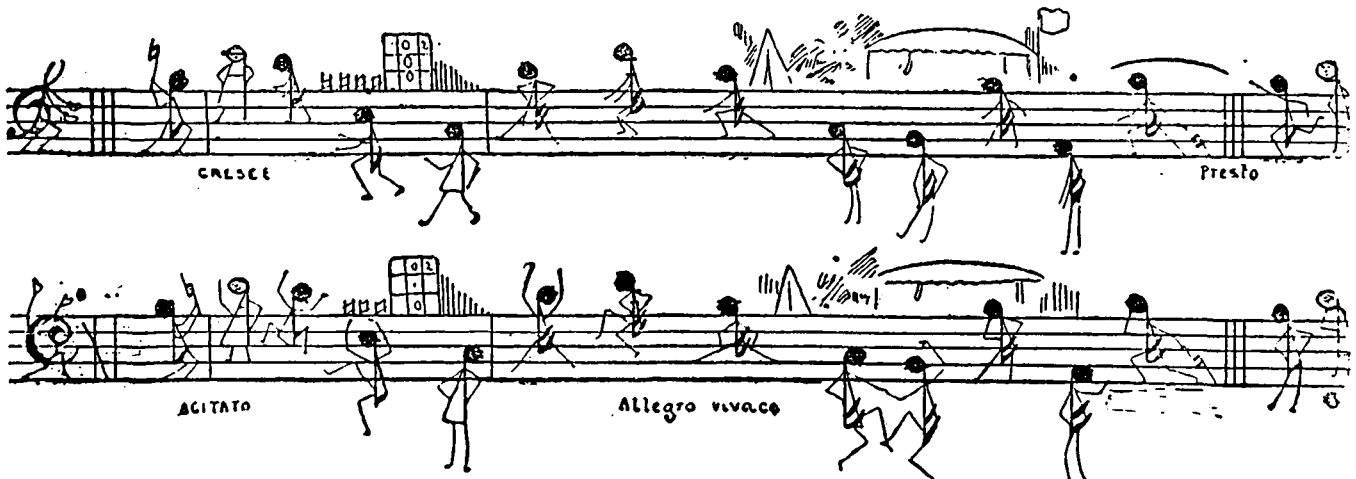
plier la bouteille d'eau très froide et promener à l'extérieur l'extrémité du tisonnier portée au rouge ; c'est l'opération inverse de celle que nous avons indiquée plus haut. On peut aussi enrouler autour de la bouteille une ficelle dont on tire vivement les deux bouts de droite à gauche, en ayant soin qu'elle reste toujours sur la même ligne ; lorsque l'échauffement est suffisant, on verse sur la bouteille de l'eau froide et la cassure se produit suivant la ligne qui a été frottée.

Voici un autre procédé :

On se procure des bandes de papier buvard épais, de un quart de pouce à un demi-pouce de largeur, et de différentes longueurs. On mouille deux bandes, on les enroule autour du tube, de la bouteille ou du vase quelconque que l'on veut couper. Il suffit qu'elles fassent un tour, mais on peut les enrouler davantage. Elles ne doivent pas être placées trop près l'une de l'autre. Un intervalle de un quart à trois

huitièmes de pouce convient pour de grands diamètres ; pour un diamètre ; d'un pouce, par exemple, il vaut mieux conserver moins d'un quart de pouce. On se dirige alors sur le verre, entre les deux pièces de papier humide, une flamme fine, de deux ou trois pouces de long, pendant qu'on tourne le verre lentement en gardant la pointe de la flamme entre les deux papiers. Dans l'intervalle d'environ une minute, les deux parties se séparent nettement suivant la ligne suivie par la flamme.

A L'USAGE DES COMMENÇANTS



QUELQUES NOTES SUR LE CRICKET.

HEUREUSE JEUNESSE



Petits enfants, voici des rondes,
Qu'il dure peu. Pâge innocent
Qui, secouant vos boucles blondes,
Chante en dansant !

Formez vos rondes ! cueillez l'heure !
Il vient à pas précipités,
Le temps où l'on chancelle et pleure,
Dansez, chantez !

Chantez ! votre voix, où sans crainte
Le rire agite ses grelots,

Deviendra grave pour la plainte
Et les sanglots.

Dancez ! jeunes âmes en fête !
La poussière que, sans remords,
Nos pieds font s'envoler est faite
Avec les morts.

Mais vous n'en savez rien encore,
Chers petits enfants, jouissez
De votre fugitive aurore.
Chantez, dansez !

FRANÇOIS COPPÉE.

LE PREMIER VOYAGE AUTOUR DU MONDE

Dans le siècle où l'on fait le tour du monde en 68 jours, il est assez piquant de lire le récit du premier voyage autour du monde.

Magellan partit d'Espagne le 10 août 1519. Les officiers espagnols étaient mécontents de servir sous les ordres d'un étranger. "Où prétendez-vous conduire," lui disaient-ils, quand ils le virent se diriger vers le sud "Ceci est mon affaire, répondit Magellan ; votre devoir à vous est de me suivre." Cette fermeté leur imposa.

Quatre mois après ils jetèrent l'ancre dans la baie où plus tard s'éleva la ville de Rio-de Janeiro ; ils renouvelèrent leur provision d'eau, se procurèrent quelques vivres et se remirent en route.

Il s'agissait de trouver un passage conduisant au Grand Océan. Magellan explora les baies les plus importantes, et, par conséquent, n'avança que lentement.

Au mois d'avril, qui en ces régions australes correspond à l'entrée de l'hiver, le commandant en chef fit choix d'une baie bien abritée. "Nous hivernerons ici, dit-il, et nous attendrons le retour de la belle saison." L'équipage se révolta. Magellan tint un langage ferme, se montra plein de confiance dans le succès de son entreprise, et réussit à calmer les matelots. Les officiers seuls persistèrent dans leur rébellion. Magellan en fit pendre deux, et exposa un troisième sur la côte inconnue ; les autres se soumièrent.

Il restèrent dans cette baie cinq mois durant, et bientôt purent faire connaissance avec les indigènes. Le premier qui parut était d'une taille gigantesque. Il dansait, chantait, et, pour faire preuve d'intentions pacifiques, se couvrit la tête de sable. Sa figure était colorée de rouge ; des cercles jaunes encadraient ses yeux ; ses joues étaient ornées d'un dessin grossier en forme de cœur.

Il était couvert d'une peau de lama ; ses pieds étaient enveloppés d'une chaussure faite avec la peau du même animal, ce qui les faisait paraître très grands. Magellan le traita de *patagon*, c'est-à-dire "grand pied" ; et ce nom est resté aux habitants de l'extrémité sud de l'Amérique.

Le sauvage était en admiration devant les étrangers et leur demanda par signes s'ils étaient descendus du ciel. On lui présenta une glace, il recula effrayé. Un grelot et quelques perles lui causèrent une joie enfantine.

Le mois d'août ramena enfin le printemps, et on leva les ancres. Les vaisseaux souffrirent beaucoup de fortes tempêtes, quand enfin on découvrit une baie particulièrement profonde ; bientôt on eut la certitude d'avoir trouvé un passage entre les deux océans.

Sur la rive gauche, les navigateurs aperçurent la nuit de grands feux, allumés par les indigènes, pour sécher des peaux. Les matelots appelèrent ce rivage *Terre de feu* et ce surnom lui est resté.

Enfin le 20 novembre, après une navigation périlleuse à travers les écueils et les découpures du détroit, l'équipage tout entier, debout sur le pont, saluait de cris de joie le *Grand Océan* !

Magellan avait hâte de quitter ces parages désolés et mit le cap sur le nord. A partir du 32^e degré de latitude sud, la température était de jour en jour plus douce ; la mer était à peine ridée par le vent ; aussi Magellan lui donna-t-il le nom rassurant d'*Océan Pacifique*.

Les vents favorisèrent les voiliers espagnols ; ils avancèrent rapidement. Mais l'énorme distance qui les séparait des côtes orientales de l'ancien continent dépassa toutes les prévisions du hardi navigateur. Il ne savait pas qu'elle est trois fois plus grande que celle qui sépare l'Europe de l'Amérique.

Les vivres s'épuisaient ; la faim torturait les courageux marins. Après les souris et les rats, on dévora les objets en cuir détrempés dans l'eau salée et rôtis sur la braise... Puis ces malheureux mâchèrent des copeaux de sapin !

Tant de fatigues et de privations amenèrent le scorbut. Les gencives des hommes atteints de la maladie enflèrent au point de leur couvrir entièrement les dents. Dix-neuf marins moururent.

Par une fatalité cruelle, l'escadre passa au beau milieu des îles *Basses* et des îles *Marquises*, habitées et fertiles, sans voir ni les unes, ni les autres.

Enfin on rencontra le groupe des *Mariannes*. Il était temps ! Les infortunés étaient à bout de forces ! Ces îles sont fraîches, ombragées, couvertes de palmiers, de bananiers, de cannes à sucre et de rizières.

Les indigènes accouraient en grand nombre ; ils étaient d'une hardiesse importune et soustrayaient adroitement une foule d'objets. Il fallut les chasser et les tenir à distance. C'est pourquoi les îles Mariannes furent surnommées *îles des Larrons*.

Le 6 mars 1521, Magellan aborda, dans la grande île Mindanao, une des *Philippines*, où il fut tué dans un combat contre les habitants.

Ses lieutenants, guidés par des indigènes, abordèrent à l'île de *Bornéo*, puis aux *Moluques*, où ils rencontraient les Portugais. Enfin, le 8 septembre 1522, le dernier vaisseau de l'escadre Magellan rentra péniblement au port de Séville. Les cinq autres avaient péri.

Ce navire avait fait le tour du monde ; il avait tenu la mer trois ans et vingt-huit jours.

TIRE TON BAS

Un poète, récitant à son jeune fils qui allait se coucher un poème qui commençait ainsi :

Tyr tomba...

L'enfant s'empressa de se déchausser.

LES BELLES MARINIÈRES



BATIMENT QUI PEUT S'ATTAQUER A TOUTE LA FLOTTE ANGLAISE.

LES GRANDS POÈMES



L'ATTENTE.

L'HOMME-CORNICHON

« Que je suis bien sous mon ciel de cristal !
A me nourrir la terre est épuisée,
A moi chaleur, et lumière et rosée ;
Certes, je suis un noble végétal ! »
Ainsi parlait maint cornichon sous verre :
Le jardinier passe, et d'un ton sévère,
A ces vantards dit : « Taisez-vous, mes fils !
Un coup de vent peut briser votre cloche ;
Vous mûrissez, et le local approche ;
Encore un jour, et vous serez confits. »

Hélas ! hélas ! philosophe, astronome,
D'un ciel étroit coiffés, quand nous marchons,
Fiers et élanés : « L'homme est tout, gloire à l'homme ! »
Dieu tonne et dit : « Taisez-vous, cornichons ! »

HÉGÉSIPPE MOREAU.

La vertu, comme la santé, n'est pas le souverain bien. Elle est la place du bien plutôt que le bien même. Il est plus sûr que le vice rend malheureux, qu'il ne l'est que la vertu donne le bonheur. La raison pour laquelle la vertu est plus désirable, c'est parce qu'elle est ce qu'il y a de plus opposé au vice.

DANS LE MONDE OU L'ON S'ENNUIE PAS



UNE JOURNÉE DE VACANCES.

MAXIMES ET PENSÉES

Ce que les poètes, les orateurs, même quelques philosophes nous disent sur l'amour de la gloire, on nous le disait au collège pour nous encourager à avoir les prix. Ce que l'on dit aux enfants pour les engager à préférer à une tartelette les louanges de leur bonnes, c'est ce qu'on répète aux hommes pour leur faire préférer à un intérêt personnel les éloges de leurs contemporains ou de la postérité.

Vous demandez comment on fait fortune. Voyez ce qui se passe au parterre d'un spectacle, le jour où il y a foule ; comme les uns restent en arrière, comme les premiers reculent, comme les derniers sont portés en avant. Cette image est si juste que le mot qui l'exprime a passé dans le langage du peuple. Il appelle faire fortune *se pousser*. Mon fils, mon neveu se poussera. Les honnêtes gens disent, *s'avancer, avancer, arriver*, termes adoucis, qui écartent l'idée accessoire de force, de violence, de grossièreté, mais qui laissent subsister l'idée principale.

A TABLE D'HÔTE

J'aime assez le repas du soir à table d'hôte ;
On voit souvent de jolis yeux,
Et, tout en dévorant, on est là, côte à côte,
Contact qui n'a rien d'ennuyeux.

Ce soir, j'étais auprès d'une blonde divine,
Et sans perdre un seul coup de dents
Je causais au vieillard, pendant, qu'à ma voisine
Je lançais des coups d'œil ardents.

Au dessert, j'ai senti sur mon pied quelque chose :
Ce... quelque chose si brulant
Appartient sans nul doute au gentil démon rose
Dont l'œil rayonne étincelant.

Sous la table, on me fait une tendre demande
Dans le langage de l'amour ;
Sans avoir l'air de rien, en cassant une amande,
J'y réponds : Je presse à mon tour.

Le petit pied n'a pas bougé, c'est délectable
Mon pauvre cœur est réchauffé ;
Et nous nous regardons, en nous levant de table
Pour aller prendre le café. —

Et le vieillard, avec un air de raillerie,
Me dit, quand nous sommes dehors :
« N'appuyez plus si fort, désormais, je vous prie,
Mon cher ami, car j'ai des cors ! »

GEORGES MOUSSAT.

Les fléaux physiques et les calamités de la nature humaine ont rendu la société nécessaire. La société a ajouté aux malheurs de la nature. Les inconvénients de la société ont amené la nécessité du gouvernement, et le gouvernement ajoute aux malheurs de la société. Voilà l'histoire de la nature humaine.

LES PLAISIRS INNOCENTS]



Le grand papa. — Allons donc ! Qu'est-ce que tu me veux ?
Berthe. — Je veux que tu te couches dans le sable et je vais t'enterrer. Si tu savais comme c'est drôle !

La plupart des hommes qui vivent dans le monde y vivent si étourdiment, pensent si peu, qu'ils ne connaissent pas ce monde qu'ils ont toujours sous les yeux. Ils ne le connaissent pas, disait plaisamment M. de B..., par la raison qui fait que les hannetons ne savent pas l'histoire naturelle.

Il y a des sottises bien habillées, comme il y a des sots très bien vêtus.

LUI

Est-il brun ? Je l'ignore. Ou châtain ? Que m'importe ?
Est-ce un œil noir ou bleu qu'il tient sur moi levé ?
Je ne sais, mais mon cœur bat d'une étrange sorte
Quand son pas vif résonne en frappant le pavé.

S'il passe inattentif sans heurter à ma porte,
Je souffre... en mon sommeil à lui j'avais rêvé !
S'il entre... à sa rencontre un clan me transporte :
Jamais il ne me semble assez vite arrivé !

Il verse la lumière et l'ombre sur ma voie
Il dispense à mes jours la tristesse et la joie,
Au drame de ma vie, infatigable acteur.

Et lorsqu'il tient mon âme à sa voix suspendue
Qu'il sent ma main trembler vers la sienne tendue,
Croyez-vous qu'il s'émeuve... Eh ! non... c'est le fac-
[teur !

MÉLANIE BOUROTTE.

Dans les grandes choses, les hommes se montrent comme il leur convient de se montrer ; dans les petites, ils se montrent comme ils sont.

CHERCHANT A PRENDRE LE TON



Quel immense horizon devant moi se révèle !
 A mes regards ravis que la nature est belle !
 Tout ce que sent mon âme ou qu'embrassent mes yeux,
 S'exhale de ma bouche en sons mélodieux !
 Où courent ces rivaux armés de luth sonores ?
 Dans cette arène il est quelques places encore :
 Ne puis-je, à leurs côtés, me frayant un chemin,
 M'élançer seule, libre et ma lyre à la main ?

Oh ! laissez-moi charmer les heures solitaires :
 Sur ce luth ignoré laissez errer mes doigts.
 Laissez naître et mourir ces notes passagères
 Comme les sons plaintifs d'un écho dans les bois.
 Je ne demande rien aux brillantes demeures,
 Des plaisirs fastueux inconstant univers.
 Loin du monde et du bruit laissez couler mes heures.
 Avec ces deux accords à mon repos si chers.

LES NOCES D'OR

Il neige... les époux reviennent de l'église.
Lui, joyeux, à son bras emmène le printemps ;
Elle, sourit au ciel que l'espérance irise ;
Tout chante dans leur âme : il aime, elle a vingt ans !

Cinquante hivers sur eux ont neigé... mais sans prise ;
Tête et cœur sont debout sous les flocons du temps.
Leur long serment d'amour a défié la brise ; [tants.
Quand tout change autour d'eux, eux seuls restent cons-

Aussi les deux époux, sûrs de se bien connaître,
Ont renoué la chaîne entre les mains du prêtre ;
Les fleurs qui la tressaient vont reflleurir encor.

Au Dieu qui le permet, amis, rendons hommage,
Et par lui puissions nous un jour, à leur image,
Sous des cheveux d'argent fêter nos noces d'or !

S. LIÉGEARD

LA LIBERTÉ

Lorsque dans le désert la cavale sauvage,
Après trois jours de marche, attend un jour d'orage
Pour boire l'eau du ciel sur ses palmiers poudreux,
Le soleil est de plomb, les palmiers en silence
Sous leur ciel embrasé penchent leurs longs cheveux.
Elle cherche son puits dans le désert immense,
Le soleil l'a séché ; sur le rocher brûlant,
Les lions hérisés dorment en grommelant.
Elle se sent fléchir ; ses narines qui saignent
S'enfoncent dans le sable, et le sable altéré
Vient boire avidement son sang décoloré.
Alors elle se couche, et ses grands yeux s'éteignent,
Et le pâle désert roule sur son enfant
Les flots silencieux de son linceul mouvant.

Elle ne savait pas, lorsque les caravanes
Avec leurs chameliers passaient sous les platanes,
Qu'elle n'avait qu'à suivre et qu'à baisser le front,
Pour trouver à Bagdad de fraîches ceintures,
Des râteliers dorés, des luzernes fleuries,
Et des puits dont le ciel n'a jamais vu le fond.
Si Dieu nous a tirés tous de la même fange
Certe il a dû pétrir dans une argile étrange
Et sécher aux rayons d'un soleil irrité
Cet être, quel qu'il soit, ou l'aigle, ou l'hirondelle,
Qui ne saurait plier ni son cou ni aile,
Et qui n'a pour tout bien qu'un mot : la liberté.

ALFRED DE MUSSET.

MAXIMES ET PENSÉES

En voyant Bacon, dans le commencement du
XVI^e siècle, indiquer à l'esprit humain la marche
qu'il doit suivre pour reconstruire l'édifice des
sciences, on cesse presque d'admirer les grands
hommes qui lui ont succédé, tels que Bayle,
Locke, etc. Il leur distribue d'avance le terrain
qu'ils ont à défricher ou à conquérir. C'est César,
maître du monde après la victoire de Pharsale,
donnant des royaumes et des provinces à ses par-
tisans ou à ses favoris.

On croit le sourd malheureux dans la société.
N'est-ce pas un jugement prononcé par l'amour-
propre de la société, qui dit : Cet homme-là n'est-
il pas trop à plaindre de n'entendre pas ce que
nous disons ?

Il faut être juste avant d'être généreux, comme
on a des chemises avant d'avoir des dentelles.

Telle est la misérable condition des hommes,
qu'il leur faut chercher, dans la société, des con-
solations aux maux de la nature ; et, dans la nature,
des consolations aux maux de la société.
Combien d'hommes n'ont trouvé, ni dans l'une ni
dans l'autre, des distractions à leurs peines !

LES RÉSULTATS D'UNE SAISON D'EAU

EN PIQUE-NIQUE



Délibérations du Conseil sur la manière de tourner l'omelette.

AUX EAUX UN JOUR DE PLUIE.



L'employé de chemin de fer. — J'en suis bien fâché,
madame ; mais le poids de cette malle me force de
vous charger un supplément. Vingt livres au-delà
des règlements.

Alice. — C'est agaçant ! J'aurais dû diviser entre
trois ou quatre malles mes bagues d'engagement.

LE GARÇON ÉPICIER

Ma foi, c'est un joli métier
Que d'être garçon épicier.

Entre le sucre et la cannelle
Galichon coule d'heureux jours ;
Il vend lampions et chandelle,
D'y voir clair se piquant toujours

On le dit plus bête que brave,
Mais c'est à tort que l'on en rit ;
Il n'a qu'à descendre à la cave
Pour en rapporter de l'esprit.

Sa gaieté, sans aucune crainte,
Se permet plus d'un matin tour ;
Aux hommes il vend de l'absinthe,
Aux femmes du parfait amour.

Si quelque vieux rentier désire
Du vinaigre dans un cruchon,
Il ne manque jamais de dire :
C'est du vinaigre à cornichon.

Il vend et savon et potasse
A la blanchisseuse du coin,
L'papier, amidon ou méclasse
A chacun, suivant son besoin.

Achetez-vous de la moutarde ;
Au moment où vous la prenez,
Il dit de sa voix nasillardé :
Elle va vous monter au nez.

Un poète du voisinage
Vient-il pour sa provision ;
Dans un feuillet de son ouvrage,
Il lui met du sel à foison.

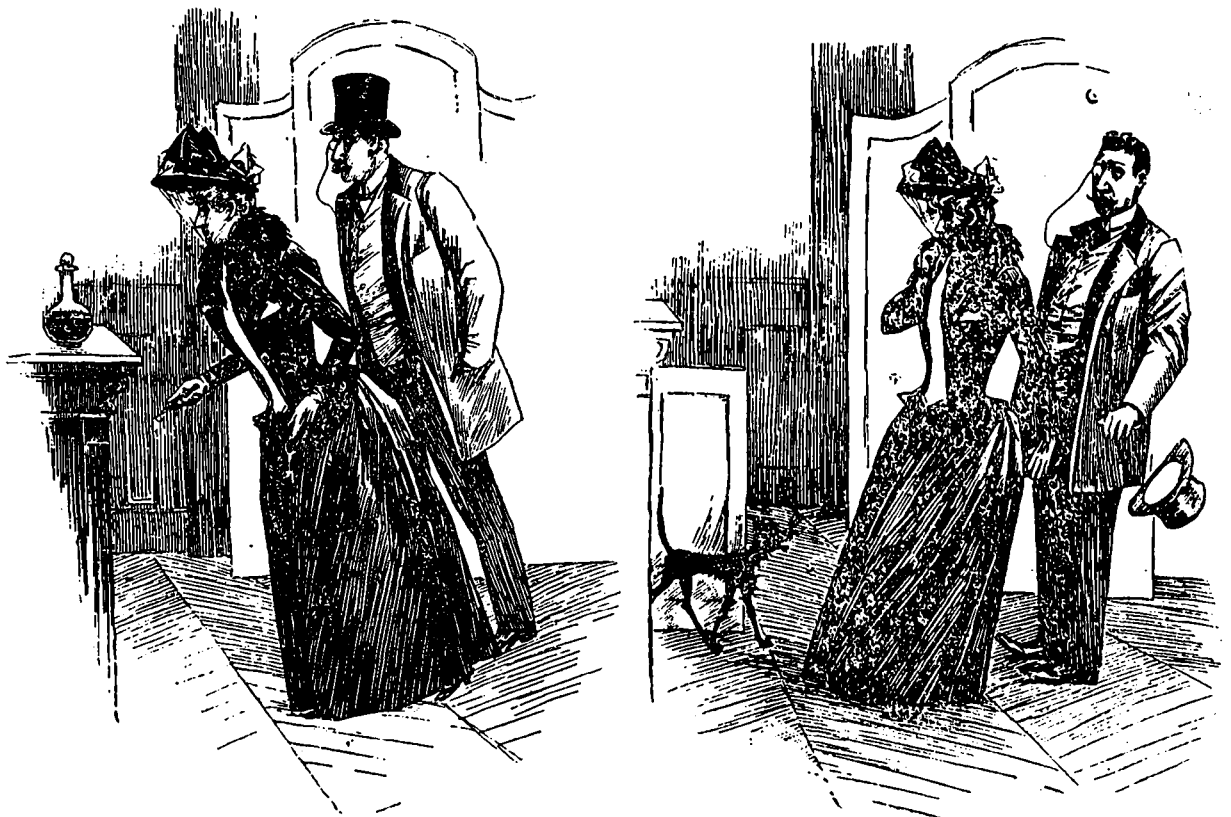
Les pois cassés et les lentilles,
Il les débite aux pauvres gens ;
Son sucre d'orge aux jeunes filles,
Aux plus riches ses mendians.

Il fait manger bien du fromage
Au pédant, à l'ambitieux,
Et leur vend d'excellent cirage
Pour qu'ils brillent à tous les yeux.

A ces caractères moroses
Qui se crispent à tout propos,
Pour rétablir l'état des choses,
Il débite force pruneaux.

A certain marchand de paroles
Il vend du miel en quantité ;
Il vend toute espèce de colles
Au journaliste, au député.

LES SURPRISES DU RETOUR



I Madame Quatre-saisons.—J'ai hâte de savoir si tout est, à la maison, dans l'état où nous l'avons laissé.
II Le chat oublié.—Pas moi, toujours.

TERMES DE CANOTAGE

EMBARCATIONS A LA VOILE

Pour quitter la rive :
Embarque du...—*Tout le monde à son poste.*
—*Attention.*—*Pousse au large.*—*Largue.*
Pour aborder une embarcation :
Attention.—*Accoste à bord.*—*Carguez.*—*Défends de l'abordage.*—*Attrape la bosse.*
Pour aborder un quai :
Attention.—*Carguez.*—*Range à quai par le travers.*—*Amarre.*
Pour aborder un haut-fond :
Attention.—*Carguez.*—*La planche à terre.*—*Amarre.*
Pour se retirer d'un engravage :

Attention.—*Carguez.*—*Amenez.*—*Tout le monde à l'arrière (ou à la bande, à tribord, à babord).*

Pour virer de bord vent devant :
Attention.—*Pare à virer.*—*Adieu va.*—*Filez l'écoute du foc.*

Pour virer vent arrière :
Attention.—*Pare à virer.*—*Filez.*

Pour faire mettre la barque au vent :
Défie du vent.

Pour faire mettre la barque toute à tribord ou à babord :
Défie tout.

Pour faire filer un cordage sans secousse :
File en douceur ou Amène en douceur.

Pour faire mettre la barre droite :
Droit la barre ou la barre droit ou droit comme ça.

Pour faire mettre la barre à bord :
En grand.—*Arrive en grand.*

Pour mettre la barre sous le vent afin de faire virer l'embarcation vent devant :

Envoyez.
Pour faire venir l'embarcation au vent lorsqu'on gouverne au plus près :

Lefe.
Pour se préparer à virer de bord :
Pare à virer.

Pour augmenter ou diminuer l'incidence du vent :
Près du vent.—*Près et plein.*—*Pas plus près.*

Pour arrêter à l'aide du gouvernail une rotation :
Rencontre.

Pour courir au plus près :
Serrez le vent.

Pour éveiller l'attention :—*Veille, veille.*

EMBARCATIONS MARCHANT A L'AVIRON

Pour quitter la rive :
Embarque du...—*Tout le monde à son poste.*
—*Démarré.*—*Attention.*—*Pousse au large.*—*Laisse tomber.*—*Avant partout.*

Pour aborder une embarcation :
Attention.—*Accoste à bord.*—*Tiens bon.*—*Mâte.*—*Défends de l'abordage.*—*Attrape la bosse.*

Pour aborder un haut-fond :
Attention.—*Tiens bon.*—*Mâte.*—*La planche à terre.*—*Amarre.*

Pour se tirer d'un engravage :
Attention.—*Tiens bon.*—*Scie partout.*—*Tout le monde à l'arrière.*—*Pousse du fond, etc.*

Pour forcer la marche :
Attention.—*Avant tout.*—*Bon bras.*—*Force en coups.*

Pour virer de bord :
Attention.—*Avant babord.*—*Scie tribord (ou le contraire)*

Pour diminuer la vitesse :
Attention.—*Tiens bon.*—*Lève rames.*—*Cassez.*

Pour arrêter instantanément :
Attention.—*Endure.*

POUR LA VOILE AUSSI BIEN QUE POUR L'AVIRON

Pour faire venir une embarcation :
Accoste à bord.

Pour fixer une manœuvre :—*Amarre.*
Pour faire asseoir les canotiers au fond entre les bancs :—*A plan.*

Pour faire accoster une embarcation du rivage :
A terre.—*Accoste à terre.*

Pour faire saisir une amarre :—*Attrape.*
Pour éloigner une embarcation :
Au large.—*Pousse au large.*

Pour que le brigadier évite d'aborder avec violence :—*Défends de l'abordage.*

Pour faire détacher une amarre :—*Démarré.*
Pour faire jeter l'ancre :—*Mouille.*

Pour faire disposer la planche :
Planche à terre.—*Amarre.*

Pour amarrer solidement :—*Souquez.*
Pour faire nager, ou agir avec ensemble :
Ensemble.

Pour faire appuyer sur le fond afin de changer l'embarcation de place :
Pousser de fond.

Pour faire arrêter :—*Stoppe.*
Pour héler :—*Hô du...* (nom de l'embarcation).
Pour répondre à ce hélement :—*Huyé.*—*Aie.*
Pour faire effort simultané :
O hisse.—*O vide.*—*O gèle.*

SITUATION COMPLIQUÉE



Lui, (retournant à une place d'eau la femme dont il est divorcé.)—*Ainsi, votre refus est formel ; vous ne voulez pas que nous nous remarriions.*

Elle.—*Que voulez-vous ! C'est contre mes principes d'épouser un homme divorcé dont la femme vit encore.*

DANS UN SIÈCLE D'INDEPENDANCE

MAXIMES ET PENSÉES

GOUTS DISPENDIEUX



Grand papa. — J'ai échappé mes lunettes, Alfred...
Entends-tu, Alfred, j'ai échappé mes lunettes.
Alfred. — Vrai ?
Grand papa. — Oui; et je compte bien que tu vas les ramasser.
Alfred. — Tu n'y penses pas ! J'ai bien trop chaud.

En France, tout le monde paraît avoir de l'esprit, et la raison en est simple : comme tout y est une suite de contradictions, la plus légère attention possible suffit pour les faire remarquer, et rapprocher deux choses contradictoires. Cela fait des contrastes tout naturels, qui donnent à celui qui s'en avise l'air d'un homme qui a beaucoup d'esprit. Raconter, c'est faire des grotesques. Un simple nouvelliste devient un bon plaisant, comme l'historien un jour aura l'air d'un auteur satirique.



Lolo, voyant les vaches mêler leur rong... — C'est vous qui êtes obligé d'acheter la gomme pour toutes ces bêtes ?

Les hommes deviennent petits en se rassemblant : ce sont les diables de Milton, obligés de se rendre pygmées, pour entrer dans le Pandémonion.

LES MENDIANTS D'ORIENT

Avez-vous jamais vu, dans le creux d'un ravin, Un bon gros vieux faisant, que se frotte le ventre, S'arrondir au soleil, et rouler comme un chantre ? Tous les points de sa boule aspirent vers le centre. On dirait qu'il rumine, on qu'il cuve du vin. Enfin, quoi qu'il en soit, c'est un état divin.

Lecteur, si tu t'en vas jamais en Terre sainte, Regarde sous tes pieds : tu verras des heureux. Ce sont de vieux fumeurs qui dorment dans l'enceinte Où s'élevait jadis la cité des Hébreux. Ces gens-là savent seuls vivre et mourir sans plainte : Ce sont des mendiants qu'on prendrait pour des dieux.

Ils parlent rarement, ils sont assis par terre, Nus ou déguenillés, le front sur une pierre, N'ayant ni sou ni poche, et ne pensant à rien. Ne les réveille pas : ils t'appelleraient chien. Ne les cèrse pas : ils te laisseraient faire. Ne les méprise pas : car ils te valent bien.

ALFRED DE MUSSET.

AIGLES ET SERPENTS

Lorsque le jeune aiglon, voyant partir sa mère, En la suivant des yeux s'avance au bord du nid, Qui donc lui dit alors qu'il peut quitter la terre, Et sauter dans le ciel déployé devant lui ? Qui donc lui parle bas, l'encourage et l'appelle ? Il n'a jamais ouvert sa serre ni son aile ; Il sait qu'il est aiglon ; le vent passe, il le suit. Il naît sous le soleil des âmes dégradées, Comme il naît des chameaux, des chiens et des serpents Qui meurent dans la fange où leurs mères sont nées, Le ventre tout gonflé de leurs œufs malfaisants. La nature a besoin de leurs sales lignées, Pour engraisser la terre autour de ses tombeaux, Chercher ses diamants et nourrir ses corbeaux. Mais, quand elle pétrit ses nobles créatures, Elle qui voit la-haut comme on vit ici-bas, Elle sait des secrets qui les font assez pures Pour que le monde entier ne les lui souille pas. Le moule en est d'airain, si l'espèce en est rare, Elle peut les plonger dans ses plus noirs marais ; Elle sait ce que vaut son marbre de Carrare, Et que les eaux du ciel ne l'entament jamais.

EPIGRAMME

Que Fernelle est contradisante ! Qu'il faut chèrement acheter Cinq ou six cents sous de rente Que d'elle j'espère hériter ! A toute heure elle fait la moue Et contredit ce que je dis ; Quand je plaisante, je m'édis ; Je suis un flatteur quand je loue ; Un fanatique quand je lis ; Un dissipateur quand je joue ; Si je suis gai, je suis un fou ; Si je suis triste, un loup-garou ; Elle me tourne en ridicule, Si j'ai parfois bon appétit ; Si j'en manque, une vieille dit Que c'est un reste de crapule ; Vais-je à l'église fréquemment, Je suis taxé d'hypocrisie ; Si je n'y vais que rarement, Je suis entiché d'hérésie ; Pour moi j'y pensais lentement. Un jour, je lui disais : "Ma tante, Tout vous déplaît, tout vous tourmente ; Quand aurez-vous contentement ? — Quand ?" reprit-elle, au monument ; Et pour moi la vie est trop lente. Lors lui prit un éternement ; Sur quoi je lui dis bonnement, Mais de grand cœur : "Dieu vous con- tente !"

LE LANGAGE DES CHAÎSES



Lucie a sa première roue du matin. — Ha ! Malheur ! un pauvre couple qui s'est brouillé hier soir.

On anéantit son propre caractère dans la crainte d'attirer les regards et l'attention, et on se précipite dans la nullité, pour échapper au danger d'être peint.

Si l'on avait dit à Adam, le lendemain de la mort d'Abel, que dans quelques siècles il y aurait des endroits où, dans l'enceinte de quatre lieues carrées, se trouveraient réunis et amoncelés sept ou huit cent mille hommes, aurait-il cru que ces multitudes pussent jamais vivre ensemble ? Ne se serait-il pas fait une idée encore plus affreuse de ce qui s'y commet de crimes et de monstruosités ? C'est la réflexion qu'il faut faire pour se consoler des abus attachés à ces étonnantes réunions d'hommes.

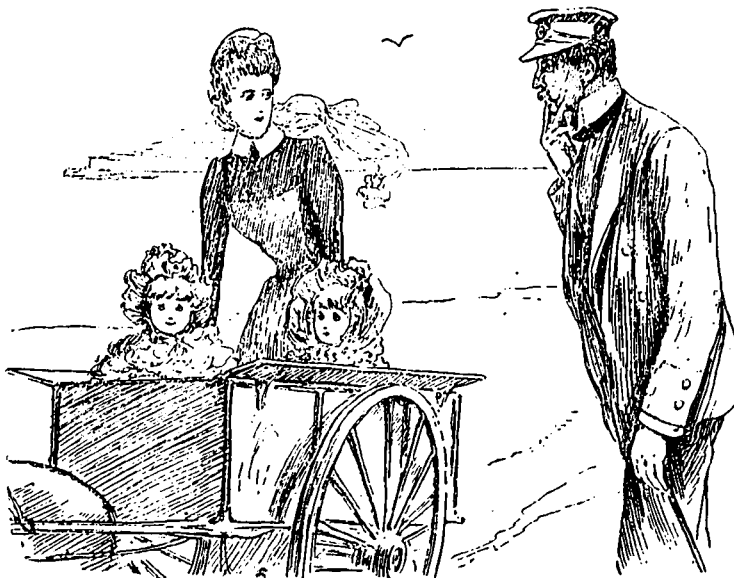
La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri.

SUR LA PLAGE DE CACOUNA



Henri. — Hello ! Toi ici ! Où est ta femme ?
Alfred. — A Montréal, tuant le temps à sa manière.
Henri. — Et toi ?
Alfred. — Moi ? Comme tu vois, je suis à Québec pour affaires importantes.

L'HOMME DES CLUBS



(Le premier jour de villégiature)

Dilatour Fenduc. — Pristi, les beaux bébés ! A qui appartiennent-ils ?
La bonne. — Monsieur veut plaisanter ; ce sont les enfants de monsieur.

LES JEUX DE L'ENFANCE

Mes chers enfants, mon plaisir est extrême
De vous trouver en récréation ;
Je ne viens point vous ennuyer d'un thème,
Ni vous troubler par quelques versions.
Comme Socrate, en père et non en maître,
Je viens aux noix m'amuser avec vous :
Mais, en passant, je vous ferai connaître
Un sens moral caché dans vos joujoux.

Contre les flancs de ces sabots rapides,
Si vous voulez qu'ils tournent sans repos,
Dirigez tous vos lanières rigides,
Frappez, fouettez, et dites-vous ces mots :
C'était ainsi qu'à grands coups de houssines
Le pédantisme osait nous gouverner ;
Mais des enfants n'étant point des machines
Doivent au bien d'eux-mêmes se tourner.

Carte sur carte ils dominaient sur table,
Et les voilà par mon souffle aplatis,
Ces vains châteaux, modèle véritable
De ceux qu'en pierre on a jadis bâtis.
Les ci-devant pour en couvrir la terre
Se consumaient en efforts superflus :
La Liberté riait de les voir faire :
Elle a soufflé, les châteaux ne sont plus.

Ce cerf-volant, qui malgré la ficelle,
La tête en haut, s'élançait dans les airs,
Et qui, tout près de la voûte éternelle,
Plane en repos sur le vaste univers,
C'est le Français dans sa sphère nouvelle,
Le front levé, jouissant de ses droits :
Mais aux vertus, mais aux mœurs trop fidèle,
Pour n'y pas être attaché par les lois.

Sur les deux bouts de cette balançoire,
Puissiez-vous suivre un égal mouvement !
Vous offrirez, à qui voudra m'en croire,
Le vrai tableau d'un bon gouvernement.
Par son poids seul il faut que le mérite
S'élève en place alternativement,
Et que la loi puisse observer de suite
Celui qui monte et celui qui descend.

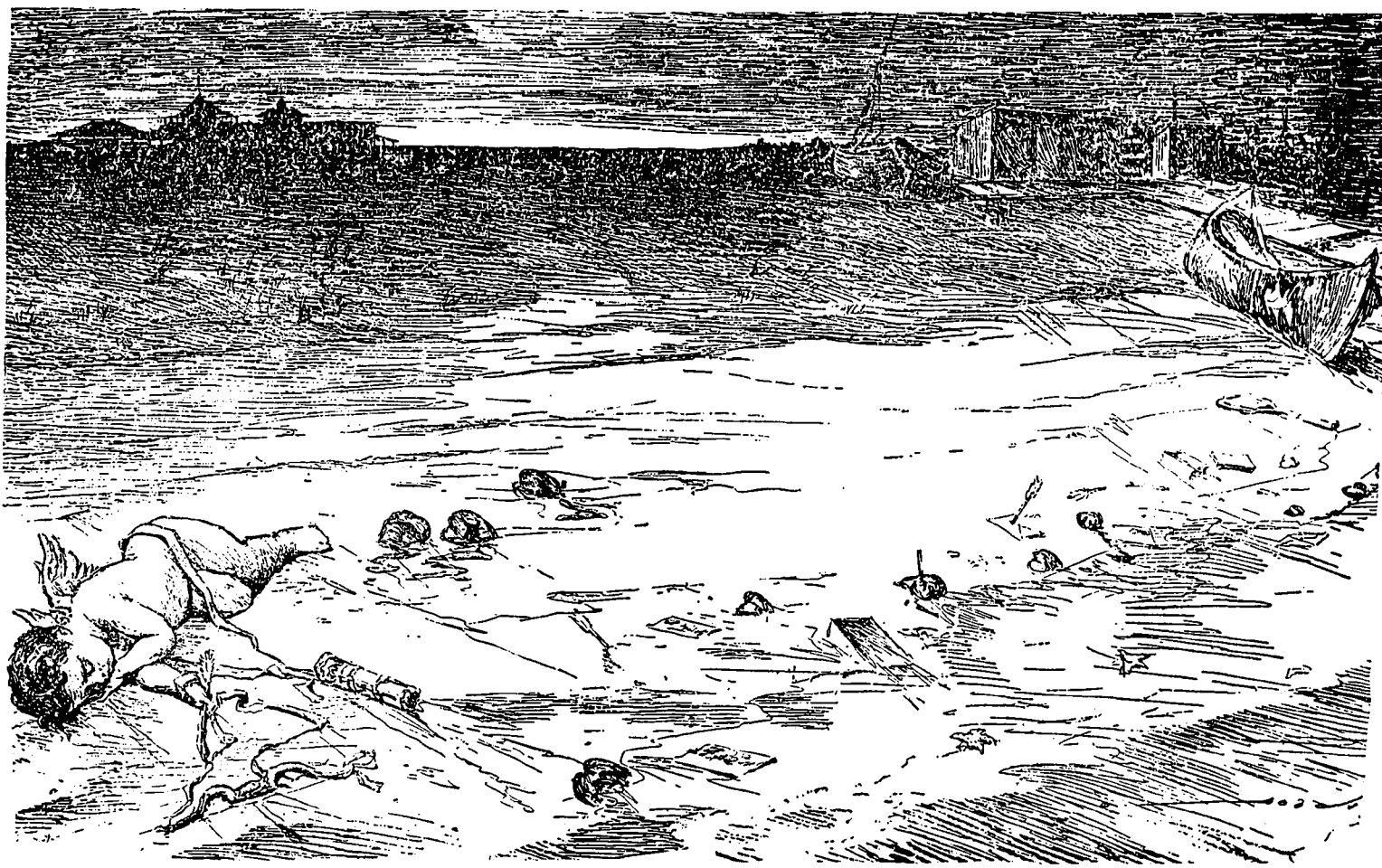
Les voyez-vous ces quilles indolentes,
Que le hasard se plut à disperser ?
Sur trois de front ces neuf seurs arrogantes
Vont, si je veux, tout à coup se dresser.
Tels les tyrans qui dormaient à la ronde
Se sont en bloc réunis contre nous :
Mais cette boule est l'image du monde,
Qui, tôt ou tard, les renversera tous.

Que dirons-nous de ce ballon volage
Que l'un à l'autre ici vous vous lancez ?
Tant qu'il bondit, il prête au badinage ;
S'il se déchire, alors vous le laissez.
C'est l'émigré dont se rit maint despote,
En ayant l'air d'accueillir son besoin :
Il s'enfle, il saute, et puis on le ballote,
Enfin il crève, oublié dans un coin.

Un savon trouble a formé les bouteilles
Que cette paille enfante tour à tour ;
En grossissant elles sont plus vermeilles ;
Mais un instant les détruit sans retour.
Tel, dans la fange, un complot peut éclore,
Et même en beau d'abord se colorer :
Mais il grossit, et d'encore en encore
L'air, par bonheur, le fait évaporer.

Mais le tambour s'unit à la trompette :
Je vois briller des fusils, des drapeaux ;
J'entends déjà sur la terre indiscrette
Vingt petits pieds marquant leurs pas égaux.
Ah ! voilà bien l'espoir de la patrie !
Continuez, mes petits citoyens :
Par de tels jeux votre enfance aguerrie
Pour l'avenir lui promet des soutiens.

LES PÉRILS DE LA MER



UN GROS NAUFRAGE.

LA DIVISION DU TEMPS

Dans son voyage autour du soleil, la terre est inclinée comme le globe que nous avons là devant nous. Le pôle nord est toujours dirigé vers l'étoile polaire. De plus, la terre décrit une circonférence allongée, une ellipse, de sorte que tantôt elle se rapproche, tantôt elle s'éloigne du soleil. Elle prend ainsi des positions très différentes.

Au sud du 23^e degré de latitude méridionale, les habitants voient le soleil constamment dans la direction du nord.

Nous, qui sommes au nord du 23^e degré de latitude septentrionale, nous le voyons toujours dans la direction du sud.

Du 21 décembre au 21 juin, notre ombre devient de plus en plus petite ; les rayons du soleil, à midi, finissent par nous arriver en ligne presque verticale ; les jours grandissent.

Du 21 juin au 21 décembre notre ombre grandit ; les rayons du soleil, à midi, sont de plus en plus obliques ; les jours diminuent.

Aux environs du 21 décembre et du 21 juin notre ombre reste pendant plusieurs jours sensiblement la même. Le soleil reste à une même dis-

tance de nous. On appelle ces époques *solstices* (soleil immobile).

Le plus long jour de l'année est le 21 juin, à l'époque du *solstice d'été* ; le plus court, le 21 décembre, à l'époque du *solstice d'hiver*.

Deux fois l'an, le jour et la nuit sont d'égale longueur : le 21 mars, à l'équinoxe (égalité de nuit) du *printemps*, et le 21 septembre, à l'équinoxe d'*automne*.

L'intervalle qui s'écoule entre deux équinoxes de même nom représente une année ; c'est l'année *réelle*. A ce moment exact, la terre a achevé un voyage autour du soleil.

L'année *civile* a la même durée que l'année réelle, mais on la fait commencer à une autre date. Jusque sous le règne de Charles IX elle allait du 1^{er} mars au 28 février ; les mois de septembre, octobre, novembre, décembre étaient alors les septième, huitième, neuvième, dixième mois de l'année ; pour abrégé, on les écrivait, 7bre, 8bre, 9bre, Xbre, et cette manière d'écrire s'est conservée.

Depuis 1564 l'année *civile* commence au 1^{er} janvier et finit au 31 décembre.

Cent années forment un *siècle*. Nous comptons

les années depuis la naissance de Jésus-Christ ; cette manière de compter s'appelle l'*ère chrétienne*. Dix-huit siècles complets se sont écoulés ; le dix-neuvième est en cours ; il a commencé au dernier coup de minuit du 31 décembre 1800, avec le 1^{er} janvier 1801. Nous vivons dans la seconde moitié, dans le dernier quart du dix-neuvième siècle.

Trente jours en novembre,
Avril, juin et septembre ;
De vingt-huit il y en a un ;
Tous les autres en ont trente un

LE CALENDRIER JULIEN

Les astronomes égyptiens avaient estimé la durée du temps de l'année à 365 jours. Plus tard on reconnut qu'elle avait six heures de plus et qu'ainsi, tous les quatre ans, on avait avancé de vingt-quatre heures ; on avait marché plus vite que le temps. Sous Jules César, l'avance était de quatre-vingt-dix jours ; les mois se faisaient pendant les mois d'automne, les vendanges pendant les mois d'hiver. Pour rectifier l'erreur, le dictateur et pontife romain décida qu'on s'arrêterait pendant quatre-vingt-dix jours. L'an 46 avant

LE KODAC DÉMORALISATEUR



La fille de ferme. — Tu sais, maman, je ne puis plus aller traire les vaches autrement ; c'est plein de photographes dans le parc.

Jésus-Christ une même date fut donc maintenue pendant trois mois entiers : ce fut, pour les gens de cette époque, l'année de la confusion.

Afin de prévenir les erreurs ultérieures, Jules César décida que tous les quatre ans l'année aurait 366 jours. Tous les quatre ans on compte donc deux fois le sixième jour (*bis sexto*) avant les calendes de mars, et l'année fut nommée *bis-sextile*. C'est là ce que l'on appelle la *réforme julienne*. Le jour supplémentaire forma notre 29^e jour de février.

Toute année exprimée par un nombre exactement divisible par quatre, 1884, 1888, 1892 est une année bissextile : le mois de février a 29 jours.

Le tableau détaillé des jours de l'année ainsi modifiée, le *calendrier julien*, est resté en vigueur jusque sous le règne de Henri III.

LE CALENDRIER GREGORIEN

D'après le calendrier julien les égalités de jour et de nuit, les *équinoxes* devaient se produire au 21 mars et au 21 septembre ; cependant elles devançaient tous les ans de quelques minutes l'instant fixé, de telle sorte qu'au seizième siècle on était en retard de dix jours ; on avait marché moins vite que le temps. Au 21 mars, l'équinoxe avait déjà eu lieu depuis 10 jours.

Les astronomes de l'époque expliquèrent ce fait en démontrant que l'année réelle n'est pas exactement de 365 jours 6 heures, comme l'avait pensé Jules César, mais qu'elle a quelques minutes de moins.

En 1582 le pape Grégoire XIII, après s'être assuré du consentement de plusieurs souverains, décida donc qu'on écourterait l'année courante. Par une bulle célèbre il ordonna de supprimer les 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14 octobre. Le lendemain du 4 octobre on data ses lettres du 15 octobre ; ainsi l'équinoxe suivante eut lieu à sa date exacte.

Pour éviter le retour de pareilles difficultés, Grégoire XIII décida que les années séculaires ne seraient bissextiles que si leur nombre était exactement divisible par 400 ; les années 1700, 1800, 1900 ne sont pas bissextiles ; l'an 2000 le sera. Ce fut la *réforme grégorienne* du calendrier. Il faudra plus de trois mille ans, à partir de 1582, pour avoir une erreur d'un seul jour.

Les Russes et les Grecs n'ont pas adopté le calendrier grégorien. Ils comptent toujours d'après le calendrier julien, et sont aujourd'hui en retard de douze jours. Une date russe s'écrit ainsi 1^{er} 13 janvier, ce qui veut dire 1^{er} janvier, date des Russes, vieux style : 13 janvier, notre date à nous, nouveau style.

Si vous voulez souhaiter la bonne année à un

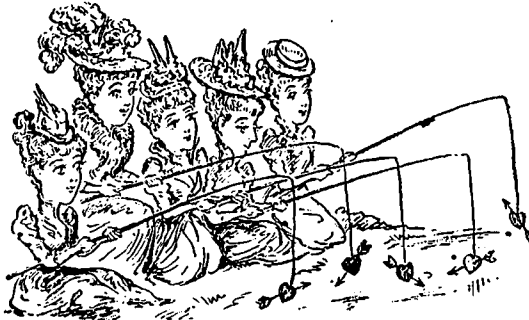
ami qui habite Moscou, expédiez votre lettre le 1^{er} janvier. Elle arrivera pour le jour de l'an russe.

LE CALENDRIER RÉPUBLICAIN

Le calendrier républicain fut institué par un décret de la Convention en 1793. L'ère nouvelle que l'on datait du 22 septembre de l'année 1792, coïncidait à la fois avec l'équinoxe d'automne, et avec le jour de la proclamation de la République.

L'an I de la République est donc compris entre le 22 septembre 1792 et le 22 septembre 1793 ; l'an II, entre le 22 septembre 1793 et le 22 septembre 1794 ; l'an III commençait le 22 sep-

Notions élémentaires sur l'art de la pêche



On peut pêcher comme ceci.



On comme cela.

tembre 1794 ; ... l'an XIII, le 22 septembre 1804 ; l'an XIV, le 22 septembre 1805.

Dans le calendrier républicain les douze mois de l'année portaient des noms empruntés aux saisons :

Automne.	Vendémiaire.....	mois des vendanges.	} 22 sept.
	Brimaire.....	mois des brouillards.	
	Frimaire.....	mois des frimas.	
Hiver.	Nivôse.....	mois de la neige.	} 22 déc.
	Pluviose.....	mois pluvieux.	
	Ventôse.....	mois du vent.	
Printemps.	Germinal.....	mois de la germination.	} 22 mars
	Floreal.....	mois des fleurs.	
	Prairial.....	mois des prairies.	
Été.	Messidor.....	mois de la moisson.	} 22 juin.
	Thermidor.....	mois des chaleurs.	
	Fructidor.....	mois des fruits.	

Chaque mois avait trente jours. A la suite du douzième mois venaient cinq jours *complémentaires*. Chaque quatrième année avait un sixième jour complémentaire, le *jour de la révolution* ; c'était l'année *sextile*.

Le mois était divisé en trois parties égales nommées *décades* ; les dix jours de la décade étaient *primidi, duodi, tridi, quartidi, quintidi, sextidi, septidi, octidi, nonidi, décade*.

Le calendrier républicain a été officiellement en usage pendant douze ans et quatre mois. Le décret par lequel Napoléon l'abolit est du 22 fructidor an XIII ; il rétablit l'ancien calendrier, le calendrier grégorien, à partir du 1^{er} janvier 1806, le lendemain du 10 nivôse an XIV.

On reprochait surtout au calendrier républicain d'avoir abandonné la division de l'année en semaines de sept jours. Cette division était consacrée par une longue habitude et établissait le repos du dimanche.

J'AIME SURTOUT LES VERS

J'aime surtout les vers. — cette langue immortelle. C'est peut-être un blasphème, et je le dis tout bas : Mais je l'aime à la rage. Elle a cela pour elle Que les sots d'aucun temps n'en ont pu faire cas. Qu'elle nous vient de Dieu. — qu'elle est limpide et belle, Que le monde l'entend, et ne la parle pas.

Sachez-le, — c'est le cœur qui parle et qui soupire Lorsque la main écrit. — c'est le cœur qui se fond : C'est le cœur qui s'étend, se découvre et respire. Comme un gai pèlerin sur le sommet d'un mont. Et puissiez-vous trouver, quand vous en voudrez rire. A disséquer nos vers, le plaisir qu'ils nous font !

Qu'importe leur valeur ? La muse est toujours belle. Même pour l'insensé, même pour l'impuissant ; Car sa beauté pour nous, c'est notre amour pour elle. Mordez et croassez, corbeaux, battez de l'aile ; Le poète est au ciel, et lorsqu'en vous poussant Il vous y fait monter, c'est qu'il en redescend.

Allez, exercez-vous. — débrouillez la quenouille, Essoufflez-vous à faire un bouff d'une grenouille ; Avant de lire un livre, et de dire : "J'y crois !" Analysez la plaie et fourrez-y les doigts ; Il faudra de tout temps que l'inéculte y fouille, Pour savoir si son Christ est monté sur la croix.

Eh ! depuis quand un livre est-il donc autre chose Que le rêve d'un jour qu'on raconte un instant ; Un oiseau qui gazouille et s'envole : — une rose Qu'on respire et qu'on jette, et qui meurt en tombant ; — Un ami qu'on aborde, avec lequel on cause, Moitié lui répondant, et moitié l'écoutant ?

ASTRONOME POPULAIRE



Comment trouver l'homme dans la lune.

VOYAGEUR LOGIQUE



*Cascagnette le tramp voulant se mêler aux baigneurs sans montrer ses guenilles. — Combien y a-t-il de la Rivière du Loup à Cacoma à la nage ?
Une voie. — Six milles.
Cascagnette. — Merci. Voyez-vous, les pluies ont tellement gâté les chemins ! J'arrive de la Malbaie ; tout le monde est bien.*

PAS CONTENTE



— Mon polisson ! Si tu y reviens !

POÉSIE DE DIGESTION

Monselet était trop fin gourmet pour éprouver de grandes sympathies pour ce que les Anglais appellent de la cuisine. On comprendra donc quelle fut sa joie le jour où errant dans Londres, il rencontra un compatriote qui l'emmena dîner chez lui... à la française. L'estomac satisfait et le cœur débordant de reconnaissance, Monselet paya sa dette par les vers suivants :

Il ne sera pas dit, âme douce et chagrine,
Par une autre âme sour, retrouvée en passant,
Que je ne t'aurai pas, au nom de sa cuisine,
Saluée en mes vers d'un mot reconnaissant.

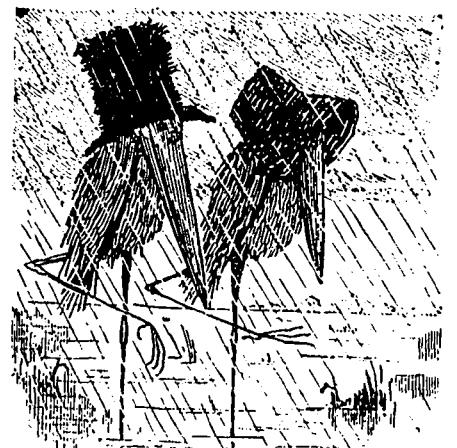
Grâce à toi j'ai dîné dans ce Londres maussade
De mon premier dîner absolument humain.
Encore un jour de plus, j'allais tomber mala le :
Sur le bord d'un rosbif tu m'as tendu la main.

Frère, tu m'as rendu l'honnête soupe grasse,
L'antique pot-au-feu, ce mets national,
Agrémenté pour moi de ce qui fait sa grâce :
Du poireau verdoyant et du chou triomphal.

Tu l'avais bien compris, l'objet de mes tristesses :
Et, pour mettre le comble à ton menu vainqueur,
Tu sus y joindre, aussi, dans tes déli-ateuses,
Le canard aux navets, ce chemin de mon cœur !

Un sot qui a un moment d'esprit, étourdit et scandalise, comme des chevaux de fiacre au galop.

PAS BEAUCOUP FIN DE SIÈCLE



— Emmenez comme tout, ces plages, hein !

LE TRAVAIL DE LA DIGESTION

CE QUE DEVIENNENT LES ALIMENTS DANS LA BOUCHE

Quand nous mangeons, les aliments sont retenus dans la bouche par les joues et par les lèvres ; la langue les ramène sans cesse sous les dents, qui les déchirent, les coupent, les hachent, les divisent.

La salive afflue naturellement de certaines petites poches ou glandes placées dans les parois de la bouche. Elle arrive d'autant plus abondante que les aliments nous plaisent davantage ; de là vient l'expression *faire venir l'eau à la bouche*.

Ainsi triturés, les aliments se changent en pâte

mieux broyés et plus imprégnés de salive ; c'est pour faciliter cette division que l'on boit à différentes reprises pendant le repas.

La *digestion* est l'ensemble des opérations qui transforment les aliments en substance propre à nourrir et à entretenir le corps ; la mastication est la première de ces opérations.

Quand nous avalons, nous faisons passer les aliments de la bouche dans l'estomac. L'action d'avalier est en partie volontaire, en partie involontaire ; c'est la *déglutition*.

CE QUE DEVIENNENT LES ALIMENTS DANS L'ESTOMAC

A l'extrémité inférieure de l'œsophage, se trouve une poche membraneuse qui ressemble assez à une longue poire recourbée par le milieu,

par le *pylore*, c'est-à-dire par la porte. A cet orifice se trouve une valvule, espèce de soupape, qui empêche les matières alimentaires de refluier dans l'estomac.

Les noyaux de pêche, les boutons, les petits cailloux et autres objets que les enfants placent imprudemment dans leur bouche, et que parfois ils avalent par mégarde, risquent de déchirer l'estomac ou les intestins ; des noyaux de cerise mêmes ont souvent déterminé la mort, quand les enfants en avaient avalé une trop grande quantité.

La chymification est la seconde et la plus importante des opérations qui constituent la digestion ; il ne faut rien négliger pour qu'elle s'accomplisse dans de bonnes conditions. Elle dure trois à quatre heures.

REPOS BIEN GAGNÉ



—J'ai rudement travaillé, comme vous le verrez dans les publications de l'automne.

moile ; la langue les réunit peu à peu en une petite masse qu'on appelle le *bol alimentaire*.

Quand nous nous disposons à avaler, le bol alimentaire se place sur la langue, glisse entre la langue et la voûte du palais, soulève le rideau charnu, le *voile du palais*, qui donne accès dans l'*arrière-bouche*, et pénètre dans un canal musculaire appelé *œsophage* ; ce nom signifie : qui porte le manger.

L'œsophage s'élargit et se rétrécit successivement, livre passage au bol, le pousse en avant et le fait descendre jusqu'à son extrémité inférieure qui débouche dans l'estomac.

L'action de mâcher les aliments, la *mastication*, doit être faite avec soin ; les aliments se digèrent d'autant plus aisément qu'ils sont

ou, mieux encore, à un de ces sacs que les joueurs de cornemuse pressent du coude après l'avoir gonflé d'air ; c'est l'*estomac*.

Dans l'estomac, les aliments sont soumis à une opération semblable à celle qui s'est faite dans la bouche ; les parois de l'estomac se contractent et se relâchent alternativement ; des glandes analogues aux glandes salivaires sécrètent un liquide acide qui délaye le bol, le dissout en grande partie, et lui fait subir une rapide désagrégation ; c'est le suc *gastrique*, le suc de l'estomac.

Le produit de cette désagrégation est presque liquide ; on l'appelle *chyme*. L'opération elle-même s'appelle *chymification* ; c'est la *digestion stomacale*.

Le nouveau produit sort à l'extrémité opposée,

CE QUE DEVIENNENT LES ALIMENTS DANS LES INTESTINS

Nous avons vu comment les aliments se transforment en chyme : voyons maintenant ce que devient ce liquide.

Il pénètre par le *pylore* dans l'*intestin grêle*, dont la première partie peut se gonfler notablement ; cette partie de l'intestin grêle a une longueur de douze travers de doigt ; de là vient son nom : *duodénum*.

Deux glandes situées dans le voisinage y déversent des liquides qu'elles sécrètent ; l'une de ces glandes est le foie, qui fournit la *bile*. Par l'action de ces liquides, le chyme se transforme en un suc blanc, laiteux, appelé *chyle*.

Cette troisième transformation se nomme *chylification* ; c'est la *digestion intestinale*.

Après ces trois actes, la mastication, le travail de la digestion est terminé.

Le chyle est destiné à se mêler au sang, et à réparer les pertes que ce liquide subit en nourrissant le corps.

Les matières qui ont résisté au triple travail de désagrégation et de transformation dont nous venons de parler, constituent un résidu qui n'est plus d'aucune utilité ; il est poussé en avant dans le *gros intestin*, d'où il est expulsé.

Chez l'homme, qui se nourrit à la fois de substances animales, végétales et minérales, qui est *omnivore*, les intestins ont une longueur d'environ sept fois celle du corps.

Chez le lion, qui est essentiellement *carnivore*, l'intestin n'a que trois fois la longueur du corps.

L'homme sobre est bien portant ; il supporte facilement les privations ; il résiste bien aux fatigues.

Il y a des enfants qui éprouvent de la répugnance pour certains mets ; il faut savoir surmonter cette aversion, et manger de tous les aliments que la nature met à notre disposition.

Dans les pays froids l'homme a besoin d'une nourriture plus abondante et plus substantielle ; dans l'Amérique septentrionale, dans le Canada, l'ouvrier consomme plusieurs livres de viande par jour.

Dans les contrées chaudes, la nourriture est plutôt végétale ; une poignée de riz suffit à l'Hindou pour toute la journée.

Quand on change de climat, il faut modifier sa manière de vivre ; nos soldats qui vont aux colonies en Algérie, en Cochinchine, au Tonkin,

L'abdomen est protégé sur les côtés et sur le devant par des muscles plats qui s'entrecroisent, et forment ainsi une enveloppe élastique et solide. Cependant ils ne sauraient résister à des chocs violents.

Parfois, à la suite de grands efforts, d'une chute, de jeux imprudents, l'enveloppe protectrice de l'abdomen se fend, et de petites portions de l'intestin font saillie sous la peau ; ce sont des *hernies*.

Cette infirmité est le plus souvent incurable ; elle peut amener des complications très graves, capables de déterminer la mort.

Enfants, évitez les jeux violents. Surtout ne donnez jamais de coups de pied, pas même par manière de plaisanterie ; vous pourriez estropier votre camarade et le rendre infirme pour toute la vie.

L'HEUREUSE COMBINAISON D'UN CLIMAT DÉLICIEUX AVEC UNE BALANCE COMPLAISANTE



Trente livres de gainées dans l'été.

Chez le mouton, qui ne mange que de l'herbe, qui est *herbivore*, la digestion est beaucoup plus laborieuse ; l'intestin a jusqu'à vingt-huit fois la longueur du corps.

COMMENT IL FAUT MANGER

Quand la quantité des aliments que l'on mange est trop considérable, la digestion devient laborieuse, on se sent mal à l'aise.

Il faut se garder de surcharger son estomac, et ne pas lui donner une nouvelle besogne à accomplir avant qu'il n'ait fini la première ; il faut lui permettre de se reposer.

Prenez donc vos repas à des heures régulières ; levez-vous de table avant d'être complètement rassasié. *On ne vit pas de ce que l'on mange, on vit de ce que l'on digère.* On se trompe si l'on croit que la santé dépend de la quantité de nourriture que l'on a prise.

adoptent la coutume du pays. Les Européens qui dans la zone torride ne changent pas de régime, sont exposés à contracter des maladies de l'estomac et des intestins qui souvent sont mortelles.

Les hommes du Midi contractent des maladies de poitrine si, transportés dans le Nord, ils conservent leurs anciennes habitudes.

Pendant les hivers rigoureux nous devons donner la préférence aux aliments gras. Les Esquimaux savourent la graisse de phoque ; les Cosaques ont un goût prononcé pour le suif.

LES ORGANES DE LA DIGESTION

Les différents instruments à l'aide desquels se fait la digestion s'appellent les *organes de la digestion*, leur ensemble constitue l'*appareil digestif*.

Les parties principales de cet appareil sont situées dans l'abdomen, qu'une cloison membraneuse, appelée *diaphragme*, sépare de la poitrine. L'œsophage passe à travers cette membrane.

L'INTEMPÉRANCE

La Mort, reine du monde, assembla, certain jour,

Dans les enfers toute sa cour.

Elle voulait choisir un bon premier ministre

Qui rendit ses Etats encor plus florissants.

Pour remplir cet emploi sinistre,

Du fond du noir Tartare avança à pas lents

La Fièvre, la Goutte et la Guerre.

C'étaient trois sujets excellents ;

Tout l'enfer et toute la terre

Rendaient justice à leurs talents.

La Mort leur fit accueil. La Peste vint ensuite.

On ne pouvait nier qu'elle n'eût du mérite.

Nul n'osait lui rien disputer,

Lorsque d'un médecin arriva la visite,

Et l'on ne sut alors qui devait l'emporter :

La Mort même était en balance.

Mais, les Vices étant venus,

Dès ce moment la Mort n'hésita plus :

Elle choisit l'Intempérance

FLORIAN.



A L'ANNÉE PROCHAINE !

COMMENT ÉCRIRE EN RÉBUS

Le Français, né malin, emploie quelquefois le rébus avec finesse.

M. Flamand, médecin, ne montait jamais sa garde, c'est un fait reconnu ; mais, en revanche, lorsqu'il était cité devant le conseil de discipline, il y envoyait des missives originales. En voici une :

Le Président.—Messieurs, le docteur Flamand, assigné pour avoir manqué sa garde, me fait parvenir le billet suivant, que je livre à vos méditations, n'y comprenant rien du tout :

Aves	Par suite de plusieurs	Aves
Prendre	Je n'ai pu, messieurs,	Prendre
Nous	De monter la garde ;	Nous
Pot	Je n'ai pu quitter l'	Pot
E	Où mon vin était	E
Voir	Pourtant on me fait	Voir
Aimés	Que vous allez être	Aimés
Quatre murs	A me mettre	Quatre murs
Ouverte	Voyant ma prison	Ouverte
Vue	J'ai différé notre	Vue
Mise	D'un ami j'ai pris l'	Mise
Faites	Espérant sur ces	Faites
Ailles	Ne pas vous trouver sans	Ailles

Après avoir longtemps examiné le billet, le conseil interpelle un monsieur qui l'a apporté, et demande ce que c'est.

Le Monsieur.—C'est un rébus (Rires).

Le président.—Encore faut-il en avoir la clef ?

Le Monsieur.—C'est facile. Vous voyez que chaque ligne est entre le même mot répété. Ajoutez-y donc le mot : *entre*. Voici comment l'excuse de mon ami se lit :

“Par suite de plusieurs entraves, je n'ai pu, Messieurs, entreprendre de monter la garde ; entre nous, je n'ai pu quitter l'entrepôt où mon

vin était entré. Pourtant on me fait entrevoir que vous allez être entraînés à me mettre entre quatre murs : voyant ma prison entr'ouverte, j'ai différé notre entrevue. D'un ami j'ai pris l'entremise, espérant, sur ces entrefaites, ne pas vous trouver sans entrailles.”

Au milieu du rire général, l'officieux ami du docteur Flamand entend condamner ce savant à vingt-quatre heures de prison.

LES FAUX PROVERBES — LE SENS MORAL

Vous entendez quelquefois dire : *Une fois n'est pas coutume*, comme si une mauvaise action n'était pas mauvaise lors même qu'on ne la commet qu'une fois ; comme si une première faute commise n'amenait pas fatalement la répétition de cette même faute.

Pour vous décider à faire une chose défendue, on vous dira : *La fin justifie les moyens*, ou bien, *Nécessité n'a pas de loi*, comme si nous ne devions pas être honnêtes et probes en toute circonstance.

Pour vous entraîner au mal, on vous dira : *Il faut hurler avec les loups*, mais on n'ajoute pas que tôt ou tard les loups tombent sous le plomb du chasseur.

D'autres dictons : *Charité bien ordonnée commence par soi-même*, *Chacun pour soi*, sont tout aussi faux. Il ne faut pas seulement songer à soi, il faut considérer les autres hommes comme des frères ; nous sommes enfants d'une même famille ; il faut faire aux autres ce que nous voudrions qu'on nous fit à nous mêmes.

Les proverbes de ce genre ont été faits par des hommes qui voulaient faire taire la voix de leur conscience. Ceux qui les prennent pour règle de leur conduite, affaiblissent leur conscience ; ils se permettent bientôt toutes sortes d'indélicatesses, promettent sans tenir, mentiront sans embarras, prendront le bien d'autrui sans grand scrupule.

Les gens qui s'abritent derrière ces dictons, appellent niais l'honnête homme qui dit la vérité quand un mensonge paraît plus profitable ; ils traitent de sot le domestique fidèle qui s'interdit les bénéfices faits aux dépens de ses maîtres, le brave ouvrier qui veille aux intérêts de son patron.

Ceux qui règlent leur vie sur de pareilles maximes arrivent à ne plus distinguer ce qui est bien de ce qui est juste de ce qui est injuste, ce qui est mal ; ils sont plus à plaindre que les malheureux qui ont perdu l'ouïe ou la vue, car ils ont perdu le sens le plus précieux, le *sens moral*.

L'importance sans mérite obtient des égards sans estime.

